Missions, enquêtes et terrains de l'ethnologie - Années 1930

Celles qui passent sans se rallier

La mission Paulme-Lifchitz, janvier - octobre 1935

Marianne Lemaire

5

Les Carnets de Bérose



Encyclopédie en ligne Bérose

Série « Missions, enquêtes et terrains - Années 1930 » coordonnée par Christine Laurière

Lahic / Ministère de la Culture et de la Communication, Direction générale des patrimoines,
Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique
ISSN 2266-1964

Illustration de couverture : Denise Paulme, Deborah Lifchitz et leur « bébé dogon » sur le toit du musée d'ethnographie du Trocadéro (collection particulière).

Fabrication de l'édition électronique : Martin Monferran

Missions, enquêtes et terrains

Années 1930

Celles qui passent sans se rallier

La mission Paulme-Lifchitz, janvier - octobre 1935

Marianne Lemaire

Lahic / DPRPS-Direction générale des patrimoines – 2014

Les Carnets de Bérose

5

Sommaire

QUAND au mois de janvier 1935 la mission Sahara-Soudan dirigée par Marcel Griaule quitte Paris pour gagner le village dogon de Sanga [1] au Soudan français, le nombre de ses participants peut faire l'objet d'une hésitation. Outre Solange de Breteuil, Hélène Gordon, Marcel Larget, Éric Lutten, Roger Mourlan et André Schaeffner, le groupe compte deux jeunes ethnographes qui s'en écartent quelque peu : Deborah Lifchitz et Denise Paulme. Celles-ci disposent en effet de leur propre source de financement et projettent de rester en pays dogon après le départ de leurs collègues. Dès lors, un des principaux enjeux de la mission Paulme-Lifchitz est de s'imposer comme une mission à part entière, plutôt que d'être considérée comme un simple prolongement de la mission Sahara-Soudan avec laquelle les deux protagonistes ont fait tout le voyage et cohabité à Sanga pendant plusieurs semaines.

Au terme des neuf mois qu'elles passent ensemble en pays dogon, Deborah Lifchitz et Denise Paulme ont toutes les raisons de croire qu'elles ont bel et bien permis à « leur » mission d'exister, indépendamment de celle dirigée par Marcel Griaule, et d'être en somme « passées » là (aucune d'entre elles ne retournera chez les Dogon) « sans se rallier » [2]. Ce n'est pas que la mission, qui répondra donc au nom de « mission Paulme-Lifchitz », se soit à tous les niveaux distinguée de Sahara-Soudan ou d'autres missions effectuées dans la période de l'Entre-deux-guerres, mais elle a démontré la nécessité de mener, seul(e) ou à deux, sur le modèle de ce qu'avaient déjà entrepris des ethnographes anglo-saxons, une enquête longue et intensive dans le but d'accéder à une connaissance globale et structurée, suivant une perspective monographique, de la société étudiée. De sorte que l'expérience de Denise Paulme et de Deborah Lifchitz opère une distanciation critique avec les méthodes et les principes prônés jusqu'alors dans les expéditions scientifiques en terre coloniale. Elle marque la naissance sinon d'une nouvelle école africaniste française, du moins d'un nouveau paradigme de recherche où non seulement se met en place un rapport en partie inédit au terrain, aux informateurs et aux administrateurs coloniaux, mais se pense une autre façon de construire l'objet d'étude et d'écrire l'ethnographie. Sans doute l'identité sexuée des deux jeunes ethnologues a-t-elle joué un rôle dans ce remaniement à la fois méthodologique et épistémologique de l'anthropologie française de terrain.

Notes

1. Dans les années 1930 jusqu'à aujourd'hui, le nom de l'agglomération dogon où plusieurs missions dirigées par Marcel Griaule et la mission Paulme-Lifchitz s'étaient installées est tantôt orthographié avec un h (Sangha), tantôt sans h (Sanga). Pour des raisons de cohérence, nous avons employé ici l'orthographe retenue par Denise Paulme dans son recueil de lettres comme dans ses textes scientifiques.

2. Le titre de cet article est emprunté à Marc Augé qui, dans le texte qu'il lui consacra après sa mort, décrit Denise Paulme comme « l'indisciplinée, l'indépendante, celle qui passe sans se rallier » (« Denise Paulme 1909-1998 », *L'Homme*, n° 147, 1998, p. 7).

Deux amies pour une mission

Parmi toutes les missions collectives effectuées pendant l'Entre-deux-guerres, peu d'entre elles ont rassemblé, comme la mission Paulme-Lifchitz, deux ami(e)s et renforcé les liens qui les unissaient. Bien que venant d'univers différents et ayant suivi des formations distinctes, les deux jeunes femmes avaient en effet noué des relations de travail et de bonne entente avant leur départ sur le terrain, qui se sont ensuite, au fil de leur expérience commune en pays dogon, muées en une profonde amitié.

Denise Paulme, une vocation africaniste

Née à Paris le 4 mai 1909, Denise Paulme (ill. 1) est élevée jusqu'à l'âge de dix ans par sa tante maternelle, à qui ses parents avaient jugé préférable de la confier plutôt que de l'exposer aux risques qu'aurait représentés pour une jeune enfant de parcourir les pays côtiers d'Afrique occidentale où son père travaillait comme agent d'une compagnie de navigation. Ainsi, comme elle l'a d'ailleurs souligné dans l'un des textes où elle a retracé son itinéraire professionnel, Denise Paulme a « toujours entendu parler de l'Afrique autour [d'elle] [1] ». De nombreuses années s'écoulent néanmoins avant qu'elle-même ne s'y rende. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle travaille tout d'abord pendant deux ans comme secrétaire : sa « première expérience ethnographique », dira-t-elle plus tard non sans humour. Une expérience peu plaisante où elle pâtit du rythme soutenu de travail autant que de la difficulté d'échanger avec des collègues dont les préoccupations sont trop éloignées des siennes. La crise de 1929 viendra à point nommé y mettre un terme. Ayant perdu son emploi, elle a de nouveau le loisir de suivre des cours de licence à la faculté de droit où elle s'était inscrite deux ans plus tôt, et qu'elle avait choisie parce qu'elle permettait de passer les examens sans avoir à faire preuve d'assiduité. Seuls les enseignements en droit romain et en histoire du droit suscitent alors son intérêt ; aussi décide-t-elle d'approfondir ses connaissances sur les institutions du droit primitif, et assiste-t-elle aux cours de Marcel Mauss à l'Institut d'ethnologie puis à la ve section (sciences des religions) de l'École pratique des hautes études. Impressionnée par la personnalité et l'érudition du savant, Denise Paulme n'ose d'abord pas se présenter à lui ; lorsqu'elle s'y résout enfin, elle reste un temps décontenancée par la recommandation qu'il lui fait de commencer par apprendre le sanscrit et l'hébreu. La perspective ne

l'enthousiasme guère ; elle lui soumet plutôt l'idée, bientôt approuvée, de poursuivre sa formation en travaillant comme bénévole au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Avec Paul Rivet à sa tête et Georges Henri Rivière comme sous-directeur, le musée est alors, pour la première fois depuis son ouverture en 1878, en cours de rénovation. Dans ce contexte, Denise Paulme est chargée d'enregistrer la collection d'objets africains, parmi lesquels les jupes en fibres de danseurs dogon acquises par Rivière à l'issue de l'Exposition coloniale internationale de 1931. La jeune femme avait collaboré à cette exposition, sollicitée par son père qui en fut un des organisateurs au titre de commissaire adjoint des Établissements français de l'Océanie [2]. Denise Paulme a toujours passé sous silence sa contribution à l'Exposition coloniale, alors qu'elle a retracé avec précision son implication dans la mise en place des différentes présentations du Musée d'ethnographie, dont la plus « mémorable », selon ses propres termes [3], fut celle dont les objets rapportés par la mission Dakar-Djibouti [4] ont été à l'origine, et qui, en 1933, inaugura le musée en partie rénové. Dans le même temps où elle travaille au musée, elle poursuit ses études et obtient, en juin 1932, sa licence de droit et son diplôme d'ethnologie. Son orientation est prise. Il ne lui manque plus, pour parachever sa formation d'ethnologue, qu'une expérience de terrain.

La mémoire de Denise Paulme n'est sans doute pas très aiguë au moment où elle écrit qu'« [elle] ne songeai[t] pas encore à l'éventualité d'un départ “sur le terrain” lorsque se présenta l'occasion d'une bourse de la fondation Rockefeller pour la préparation d'une thèse de doctorat [5] ». En réalité, une première occasion lui est offerte quand, au mois de septembre 1934, Thérèse Rivière propose qu'elle l'accompagne dans les Aurès où elle projette de partir dès la fin de l'année. Mais Denise Paulme lui oppose un refus [6] ; comme elle le confie à Marcel Mauss dans une lettre qu'elle lui écrit peu de temps après s'être entretenue avec lui, elle est beaucoup plus attirée par la perspective, tout juste esquissée, de partir avec Marcel Griaule en pays dogon :

> Cher Monsieur Mauss,
>
> Vous avez deviné juste, et j'ai donné ma réponse – dans le sens négatif. Je ne pouvais pas laisser Thérèse Rivière dans l'incertitude trop longtemps, je pense qu'elle va chercher une élève de l'Institut de Géographie, ou une géologue, ce qui serait assez naturel, étant donné la région où elle va.
>
> J'ai trouvé hier en vous quittant un mot de Griaule, n'ajoutant rien à ce que je savais, et parlant d'une façon toute hypothétique, d'un départ pour Sanga en janvier. Dans ces conditions et obéissant surtout à un sentiment intérieur très fort après 48 heures d'hésitations, j'ai refusé.

> Je vais maintenant écrire au Dr. Rivet, pour parer une réaction éventuelle, mettant en avant des raisons de famille qui ne me permettent pas de quitter Paris pour l'instant.
>
> Merci encore, cher Monsieur Mauss, de votre accueil ; croyez-moi respectueusement vôtre,
>
> Denise Paulme [7]

Denise Paulme ne doit pas patienter longtemps avant de voir se préciser le projet vers lequel allait sa préférence. Dès le mois de novembre, plusieurs journaux annoncent que Marcel Griaule prépare, à la suite de la mission Dakar-Djibouti, une nouvelle « expédition » en pays dogon [8]. Les journalistes sont également informés que, pour cette mission baptisée « Sahara-Soudan [9] », Griaule a réuni six collaborateurs autour de lui : Marcel Larget, Deborah Lifchitz, Éric Lutten, Roger Mourlan, Denise Paulme et André Schaeffner [10]. Et ils sont encore en mesure d'ajouter que deux d'entre eux, Deborah Lifchitz et Denise Paulme, « resteront plusieurs mois après le départ de la mission pour étudier plus particulièrement la vie féminine [11] ». Est-il alors prévu que les crédits de la mission Sahara-Soudan couvrent une telle « prolongation » du séjour des deux jeunes femmes sur le terrain ? Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au début du mois de décembre 1934 que Denise Paulme se porte candidate à la bourse de la fondation Rockefeller, sur le conseil et avec les recommandations de Marcel Mauss, de Lucien Lévy-Bruhl et de Paul Rivet. Le 19 du même mois, elle apprend que son dossier de candidature a été retenu, et écrit aussitôt à Marcel Mauss pour le remercier d'avoir appuyé sa demande :

> Cher Monsieur Mauss,
>
> Je reçois ce matin un mot de Mr. Kittredge, m'avisant officieusement que la bourse Rockefeller m'est accordée ; je vous en informe tout de suite, je sais que cela vous fera plaisir, et puis vous y êtes pour une bonne part. Notre départ est fixé à la première semaine de janvier ; en allant vous dire au revoir un matin, je pourrai vous exprimer toute ma joie de partir et de pouvoir aller travailler de toutes mes forces et de tout mon cœur.
>
> Avec mon affectueux respect,
>
> Denise Paulme [12]

Sans doute le fait que Denise Paulme ait présenté un projet où son départ sur le terrain coïncidait avec celui de la mission Sahara-Soudan a-t-il grandement joué en faveur de son acceptation. Dans la lettre qu'il adresse à Marcel Mauss pour que celui-ci se prononce sur les qualités de la candidate, Tracy B. Kittredge, le responsable du bureau parisien de la fondation Rockefeller, ne manque pas de préciser, reprenant peut-être les termes mêmes du dossier de candidature de la jeune ethnologue, que « Mademoiselle Paulme profiterait pendant une partie de son séjour au Soudan de la présence de M. Marcel Griaule qui organiserait son programme de recherches [13]. » Ironiquement, l'obtention de

la bourse, à quelques semaines de son départ, donnera surtout à Denise Paulme, par rapport à Marcel Griaule et à la mission Sahara-Soudan qu'il dirige, une indépendance et une autonomie auxquelles, en aucune manière, elle n'aurait pu prétendre si elle n'avait bénéficié de ressources propres.

Toujours est-il que le financement obtenu ne remet pas en cause le projet de réaliser à deux, avec Deborah Lifchitz, cette mission que Denise Paulme peut désormais envisager comme indépendante de celle de Marcel Griaule [14]. Il est en effet convenu que les deux amies partageraient le montant de la bourse, soit cinquante mille francs [15], et qu'elles resteraient en pays dogon aussi longtemps que ce montant le leur permettrait.

Deborah Lifchitz, le goût des langues

Plus âgée de deux ans que Denise Paulme, Deborah Lifchitz (ill. 2) est née le 5 juin 1905 [16] à Kharkov, une ville d'Ukraine à l'époque sous domination russe, dans une famille de la moyenne bourgeoisie [17]. Sans doute à cause des troubles qui secouent la région et des nombreuses exactions qui y sont alors perpétrées à l'encontre des juifs, Nachim et Hinda Lifchitz, accompagnés de leurs enfants Minna, Theodor et Deborah, quittent Kharkov en 1919 pour s'installer à Varsovie, capitale de la Pologne nouvellement indépendante. Les parents de Deborah étaient-ils francophones, ou simplement francophiles ? Leurs enfants sont en tout cas inscrits à l'école française de Varsovie, où Deborah effectue brillamment toute sa scolarité, de la classe de sixième (1920-1921) à l'obtention avec la mention bien du baccalauréat en 1926 (1re partie « latin-science ») et 1927 (2e partie « philosophie ») [18]. Aussitôt ce diplôme obtenu, elle vient à Paris pour y préparer une licence de lettres et étudier les langues orientales. En octobre 1927, elle s'inscrit à l'École nationale des langues orientales, où elle décroche, en 1930, les diplômes d'élève brevetée pour les langues arabes littérales, l'arabe oriental et le persan, et l'année suivante, pour la langue abyssine. En outre, elle passe avec succès le certificat d'études supérieures en ethnologie à la faculté des lettres de la Sorbonne en 1930, et en 1931, les certificats d'histoire des religions et de langues sémitiques anciennes qui lui permettent d'accéder à la licence [19]. Probablement soucieuse d'être en mesure de subvenir à ses besoins au terme de ses études d'ethnologie et de langues orientales, elle suit encore, au cours de ces quatre premières années passées à Paris, les enseignements de l'École municipale des bibliothécaires [20]. Elle en est diplômée en juillet 1931, et est aussitôt recrutée comme auxiliaire à la bibliothèque municipale Forney.

Mais Deborah Lifchitz a toujours en tête le désir de se professionnaliser dans les domaines qui lui tiennent le plus à cœur, l'ethnologie et la linguistique. Le même mois où elle prend ses fonctions à la bibliothèque Forney, elle rencontre Georges Henri Rivière au Musée d'ethnographie du Trocadéro pour lui faire valoir ses compétences et lui faire part de son souhait de trouver une « situation [21] ». On peut penser que Rivière lui recommande alors d'écrire sans tarder à Marcel Griaule, dont la mission Dakar-Djibouti se trouve alors à Bamako. Quelques jours plus tard, elle lui adresse en effet une lettre, à laquelle il ne tarde pas à répondre qu'il « serai[t] très heureux de [l']avoir pour collaboratrice en Abyssinie, [sa] formation étant tout à fait spécialisée pour le pays [22] », à condition toutefois qu'elle trouve par elle-même le moyen de financer le voyage pour rejoindre la mission. Elle y parvient, sans doute avec l'aide de Rivière : le 18 mars 1932, Deborah Lifchitz embarque à Marseille pour Djibouti en compagnie de l'artiste-peintre Gaston-Louis Roux. De là, tous deux gagnent Addis-Abeba où, jusqu'au 11 mai, ils s'emploient à recruter du personnel [23] et à former la caravane d'une trentaine de mulets qui doit transporter le matériel de la mission. Après avoir surmonté toutes sortes de difficultés causées par l'agitation politique qui secoue alors la province du Godjam, au bord de la guerre civile, ils arrivent au début du mois de juillet à Gondar, où ils retrouvent les autres membres de l'étape éthiopienne de la mission Dakar-Djibouti : Michel Leiris, venu à leur rencontre sur les bords du lac Tana, Marcel Griaule, Marcel Larget, Éric Lutten et Abel Faivre. Au cours des cinq mois que la mission passe à Gondar, Deborah Lifchitz travaille principalement sur les pratiques religieuses et magiques des Amhara, des Falacha et des Quemant ; elle est également chargée de rassembler une collection de manuscrits [24]. La façon dont elle s'acquitte de ces deux tâches lui vaut les éloges et la reconnaissance de Griaule qui, à son retour en France en février 1933, la décrit à Georges Henri Rivière comme une collaboratrice précieuse, et lui fait adresser des remerciements chaleureux :

> Mademoiselle et cher [sic] Collègue,
>
> Marcel Griaule, chef de la Mission Dakar-Djibouti et moi-même, nous tenons à vous exprimer nos vives félicitations pour la collaboration que vous avez apportée à la Mission Dakar-Djibouti.
>
> Vos connaissances, votre dévouement, vos capacités morales ont toujours été pour nous d'un secours considérable.
>
> Veuillez recevoir, Mademoiselle et cher [sic] Collègue, avec l'expression de notre profonde reconnaissance, l'assurance de mon amitié.
>
> Georges Henri Rivière [25]

Quelques semaines plus tard, Rivière lui écrit à nouveau pour lui dire qu'il « serai[t] bien heureux de [la] voir plus souvent au Musée d'Ethnographie » pour prendre en charge « l'indispensable remise en ordre des collections Dakar-Djibouti non exposées » [26], ainsi que le catalogue des collections d'Éthiopie.

La rencontre

Sans doute la rencontre de Deborah Lifchitz et de Denise Paulme date-t-elle de cette époque, où toutes deux étaient « attachées » au Musée d'ethnographie du Trocadéro et travaillaient côte à côte à la rénovation du département d'Afrique noire. Au début de l'année 1934, elles font d'ailleurs paraître un court article signé de leurs deux noms sur l'une des premières expositions du musée rénové, consacrée au Sahara [27]. Au cours des mois suivants, se précise peu à peu leur projet de partir ensemble en pays dogon, en même temps que la mission Sahara-Soudan, mais pour une durée beaucoup plus longue que celle-ci. Ce projet s'inscrit dans un contexte où de nombreuses femmes ayant reçu une formation à l'Institut d'ethnologie partent sur le terrain, non point seule (ce qui est jugé dangereux), ou en compagnie d'un collègue du sexe opposé (ce qui est jugé inconvenant lorsque ce collègue n'occupe pas aussi la position d'époux), mais en compagnie d'une collaboratrice [28]. Pour Denise Paulme, partir avec Deborah Lifchitz présente également l'avantage de s'adjoindre une collègue plus expérimentée qu'elle-même, une « aînée […] qui comptait déjà à son actif un séjour en Éthiopie où elle avait acquis l'expérience pratique et une autorité qui me manquaient totalement [29] ». Avant de s'embarquer, elles prennent néanmoins la précaution de passer quelques jours de vacances ensemble pour éprouver leur entente. Denise Paulme se rappelle que « l'expérience fut positive », et que, par la suite, une fois sur le terrain et tout le temps qu'il dura « aucune dispute grave ne s'éleva entre [elles] » [30]. Les pages qui suivent l'attestent : les deux jeunes femmes sont restées très proches tout au long de leur séjour en pays dogon, travaillant en étroite collaboration et partageant une réelle complicité face à toutes les situations délicates auxquelles il leur est arrivé d'être confrontées.

Cette amitié s'est prolongée au cours des années qui ont suivi leur retour et précédé l'arrestation de Deborah Lifchitz en février 1942. Dès la fin de l'année 1935, quelques semaines après être revenues à Paris, puis à de nombreuses reprises, elles partent au Lavandou, dans le sud-est de la France, pour y passer leurs congés de Noël [31]. L'agenda que tient Deborah Lifchitz au cours de l'année 1936 témoigne aussi de ce qu'en plus de travailler ensemble au Musée d'ethnographie (alors en cours de démolition, et en voie de devenir le musée de l'Homme), les deux amies se retrouvent régulièrement au cours

des week-ends pour préparer, peut-être, l'un ou l'autre des trois articles consacrés aux Dogon qu'elles ont écrits à quatre mains et publiés entre 1936 et 1938 ; ou simplement pour partager un moment ensemble et s'amuser à rédiger un tout autre type de texte, tel celui, plein d'humour, construit sur le modèle d'un genre de la littérature orale dogon [32] qui, selon le procédé de la mimologie, associe à chaque membre du Musée d'ethnographie un « cri » d'animal révélateur de l'un de ses principaux traits de caractère :

> Nous allons vous présenter cette arche de Noé que l'on appelait autrefois le Trocadéro. Elle est entourée par une bande de hyènes qui se pourlèchent d'avance, et qui hurlent : Morotroca Morotroca… (architectes)
> À l'entrée, un portier (Labouret) dans un superbe costume très galonné. Il est grincheux et répète sans arrêt : Plus de place No room, alles besetzt…
> Il y a en effet beaucoup de monde, et surtout beaucoup de bruit car tous parlent à la fois. À tout seigneur, tout honneur : commençons par le vieil éléphant blanc (Mauss) :
> ouquiquandcommentpourquoi, potlatch (*bis*)
> À côté de lui, le renard (Rivet) réclame : ô, les petites poules (*bis*)
> Une de ces poules est une dinde (Delmas) : admirez moi tous (*bis*)
> Une autre, une belette (Gordon) : que je suis bien en faisant si, que je suis bien en faisant cela… variante d'actualité ; ethnographe, que je suis bien…
> La chasse à la belette est une chasse à courre, on y voit donc le crack des femmes du monde (Griaule) : toutes les femmes me montent (*bis*) ; variante : toutes les femmes sont pour moi…
> Autour du cheval voltige un bourdon (Lutten) : de quoi je me mêle, (*bis*)
> Un triste hibou (Larget) regarde tout cela : Tombouctou s'il fait jour demain (*bis*)…
> Et la chatte siamoise éplorée (Dieterlen) fais chorus, miaou, trop fort pour moi (*bis*)
> Cela, c'est le pont de l'arche. À l'intérieur un corbeau (Davant) : pourquoi vous, pas moi (*bis*), fait, pour étonnant que cela paraisse, bon ménage avec la tourterelle (Joubier) : gurugutu, allô qui demandez-vous (*bis*)
> À côté, l'iguanodon : foutez le camp, j'ai froid, et un chat sauvage (Allègre) : glouglou, où est le tirebouchon, font beaucoup parler d'eux.
> Même dans la vie le lion (Lifszyc) et le moustique (Paulme) s'entendent très bien, mais ils ne sont pas toujours très sociables, et accueillent tout le monde en disant, bande de cochons, va (*bis*)
> Le hérisson (Leiris) ne comprend pas très bien et en souffre c'est assez inouï, c'est assez inouï…
> Quant au ver solitaire (Schaeffner) il s'en fout, il ne pense qu'à son ventre : quand c'est qu'on mange (*bis*)…

Le coq aime le bruit, il en est ravi, et pour se faire valoir il dit : kokoroko, gur le kham (Leroi)
Alors, vous voyez vous même la situation du mouton (Petitjean) qui n'y est plus : alors, vieux pote, vieux pote…
La cigarette a évidemment une origine très ancienne, car le diplodocus (Kelley) la connaissait déjà : have a cigarette (*bis*)
On sait que les contrastes s'attirent, c'est pourquoi le cochon de lait (Lehman) tout rose et tout blanc, réclame : ô la belle négresse (*bis*)…
Et le brave tatou (Cardenas) répète consciencieusement, bonyou mamoiyelle (*bis*)
Le fidèle épagneul contemple l'arche de Noé (Lewitsky) : cela va mal tourner (*bis*)…
Et par dessus tout cela règne le singe (Rivière) cet être presque humain, qui pense toujours à feu le Troca : raflez tout, raflez tout…
Pour que vous n'ayez pas l'impression que nous sommes très méchantes, nous finirons sur le doux minet (Minet) sans griffes vla du peze, vla du peze[33]…

Ce texte dactylographié, retrouvé dans le fonds Deborah-Lifchitz, n'est ni signé ni daté. Les personnages qui y sont présentés et les situations qui y sont évoquées permettent néanmoins de penser qu'il a été écrit à la fin de l'année 1935 ou au début de l'année 1936, et qu'il l'a bien été par ces deux animaux qui « même dans la vie […] s'entendent très bien » : le lion et le moustique, Deborah Lifchitz et Denise Paulme.

Dès le mois de juillet 1931, Deborah Lifchitz avait déposé une demande de naturalisation française qui, malgré l'avis favorable émis par le préfet de police, avait été ajournée le 9 mars 1932[34]. Un second dossier, soumis en mars 1933 à son retour d'Éthiopie, ayant été perdu par l'administration, elle en avait déposé un troisième au mois de septembre de la même année, qui avait connu le même sort que le premier : le 19 juillet 1934, il avait à son tour été ajourné. Deborah Lifchitz n'obtient sa naturalisation française que le 28 janvier 1937, à la suite d'une quatrième demande, à l'appui de laquelle elle avait rassemblé les lettres de recommandation de personnalités telles que la baronne de Rothschild, d'hommes politiques telles que le député Georges Monnet, mais aussi de nombre de ses professeurs et de ses collègues du Musée d'ethnographie. Peut-être sa nationalité française nouvellement acquise lui a-t-elle donné quelque assurance de ne pas être inquiétée lorsque la guerre a éclaté et que les juifs se sont trouvés de plus en plus menacés. Quoi qu'il en soit, Deborah Lifchitz ne quitte pas Paris. Lorsque, à la fin du mois de septembre 1939, l'hôtel où elle résidait depuis février 1933 ferme ses portes, elle va dans un premier temps habiter « chez une camarade » dont elle dit à sa famille qu'elle réside « près du musée »[35]. À la fin du mois de novembre, elle s'installe au musée de l'Homme : elle

y dort dans le bureau qu'elle partage avec Denise Paulme au département d'Afrique noire, et sur le lit de camp qui avait été le sien lorsqu'elle se trouvait en pays dogon. Dans ses lettres à sa famille qu'elle cherche par tous les moyens à rassurer, elle décrit son nouveau logis comme la résidence idéale, où il fait bon se réchauffer lorsqu'il fait froid dehors, se rafraîchir lorsqu'il y fait trop chaud, et où une installation de douches lui permet de se laver dans les meilleures conditions. On peut penser qu'elle a néanmoins cherché un autre logement après que des membres du musée de l'Homme, parmi lesquels ses amis Yvonne Oddon et Anatole Lewitzky, furent arrêtés au mois de février 1941. Au printemps, elle déménage dans l'appartement de la rue Eugène-Poubelle, dans le xvi[e] arrondissement, que Michel Leiris avait mis à sa disposition après que lui-même se fut installé à Boulogne [36]. Mais un article de Jacques Ploncard, dans le journal collaborationniste *Au pilori*, ne tarde pas à la mettre en cause : parmi d'autres membres du musée déjà arrêtés ou en fuite, elle y apparaît comme « Juive, d'abord citoyenne russe, puis polonaise, enfin naturalisée française après 1936, assistante au département d'Afrique noire et disciple du professeur Marcel Cohen, de la Sorbonne, Juif et communiste, maintenue dans ses fonctions plusieurs mois durant par ordre exprès de Rivet, en dépit des lois sur les Juifs », et travaillant encore au musée « en qualité de "bénévole" » [37]. Le 21 février 1942, Deborah Lifchitz est arrêtée rue Eugène-Poubelle par la police française, puis internée à la caserne des Tourelles pour une durée de six mois, le temps que doit durer l'enquête sur cette femme « juive » aux activités politiques « douteuses » en raison simplement de ses relations amicales avec Marcel Cohen, Wolf Leslau et Charlotte Halpern, l'épouse de ce dernier [38]. Ses amis parisiens lui apportent aussitôt leur soutien. Tandis que Michel Leiris multiplie les démarches pour recueillir des informations d'abord sur le lieu puis sur les motifs de sa détention et œuvre pour obtenir sa libération [39], Denise Paulme lui rend régulièrement visite aux Tourelles où elle lui apporte des colis contenant de la nourriture et des livres [40]. Lorsque l'enquête menée sur le compte de Deborah Lifchitz conclut qu'elle ne s'est livrée à aucune activité politique et qu'« il n'y [a] pas d'inconvénient à envisager sa libération [41] », il est trop tard : elle a été transférée à Drancy. Là, Denise Paulme n'est plus autorisée à lui rendre visite, et ne peut plus lui faire parvenir que de très modestes colis. Et elle ne recevra plus d'autres nouvelles de son amie qu'une note l'informant de son départ, le lendemain, pour une « destination inconnue ». Deborah Lifchitz est en effet « remise aux Autorités Occupantes » le 18 septembre 1942, et déportée à Auschwitz par le convoi n° 34. Le 13 octobre, elle écrit à sa mère un dernier mot qui lui est transmis par le biais de la Croix-Rouge : « Suis bonne santé, ravie avoir nouvelles. Baisers [42]. » Il est probable qu'elle a trouvé la mort très peu de temps après l'avoir écrit : lorsqu'au début du mois de mai 1944, ses amis parisiens sont informés de son décès par un courrier que Marie-Élisa Nordmann [43], une jeune chimiste elle-même déportée à

Auschwitz, réussit à faire parvenir en France[44], Deborah Lifchitz n'est plus en vie depuis longtemps. Comme Marie-Élisa Nordmann le leur apprend à son retour de déportation au mois d'avril 1945, Deborah Lifchitz, sans doute condamnée par ses cheveux devenus précocement gris, a été sélectionnée pour être gazée « presque immédiatement » après son arrivée à Auschwitz[45].

Les « potiches »

Avant d'être tragiquement interrompue par la mort de l'une d'elles, la profonde amitié qui liait Deborah Lifchitz et Denise Paulme contrastait avec les relations très tendues entre elles et la mission Sahara-Soudan dont elles avaient pourtant accompagné le périple, de Paris au Soudan français (ill. 3), et partagé le séjour de sept semaines à Sanga. Non que Deborah Lifchitz, Denise Paulme, Solange de Breteuil, Hélène Gordon, Marcel Griaule, Marcel Larget, Éric Lutten, Roger Mourlan et André Schaeffner se soient scindés en deux groupes correspondant respectivement à la mission Paulme-Lifchitz et à la mission Sahara-Soudan. Le binôme formé par Deborah Lifchitz et Denise Paulme était en effet proche de deux membres au moins de l'équipe de Marcel Griaule : le cinéaste Roger Mourlan et l'ethnomusicologue André Schaeffner, avec qui Denise Paulme correspondra après que celui-ci eut regagné Paris, et qu'elle épousera en 1937. Tout le temps où les deux missions cohabitent à Sanga, Deborah Lifchitz, Denise Paulme, André Schaeffner et Roger Mourlan forment en effet, ainsi qu'André Schaeffner l'écrit à Michel Leiris en février 1935, « un groupe un peu à part surnommé : "les Potiches"[46] ». Le surnom survit au départ des membres de la mission Sahara-Soudan, et semble être devenu un sujet de plaisanterie entre les personnes qu'il désignait. En septembre 1935, Rivière demande à Schaeffner de transmettre un courrier « aux chères "potiches"[47] », qu'il s'excuse de ne pas pouvoir accueillir à Bordeaux à leur retour de mission. Ni Schaeffner ni Rivière n'ont précisé ce que recouvrait le terme de « potiches », mais il est néanmoins possible (et tentant) d'en proposer une interprétation : les « potiches » l'étaient peut-être parce que, à la différence de la majorité des membres de la mission Sahara-Soudan, elles n'avaient pas le goût des enquêtes collectives et extensives menées dans la hâte, ni celui des sujets de recherche privilégiés par Griaule. Dans cette mesure, elles pouvaient sembler quelque peu « décoratives » ou inertes. Dans une lettre à Marcel Mauss, Griaule fait en effet la différence entre ses collaborateurs, et surtout entre ses collaboratrices (qu'il considère encore toutes comme telles) en ces termes :

> Autre chose bien agréable pour moi : j'ai des compagnons délicieux ; Gordon et Breteuil travaillent avec passion. Gordon peut très bien être « lâchée » sur n'importe quel terrain ; elle

> mène des enquêtes difficiles avec sagacité et chance, ces deux qualités indispensables. Lifszyc est bien ; Paulme aussi. Elles ont à faire des travaux moins brillants mais tout aussi nécessaires. Les hommes font leur devoir [48].

Trois ans plus tard, ces travaux « moins brillants », mais néanmoins « nécessaires », sont devenus rien moins que des « énormités » :

> J'ai assisté à la communication de Leiris sur la langue secrète. J'ai toujours pensé que même sur les documents de 1931 et sur ceux de 1935 que je lui ai donnés il pouvait faire un travail philologique intéressant. Mais il n'a encore aucune idée des Masques ni des Dogons ; il s'en rend compte et les énormités publiées par Paulme et Lifszyc l'ont sans doute aidé à comprendre car il est venu me demander la communication de mes documents. Ceux-ci ne m'appartenant pas entièrement je n'ai pu que répondre évasivement. Nous verrons dans quelques temps, quand j'aurais repris confiance. Aujourd'hui, ce serait prématuré et infructueux [49].

Deborah Lifchitz, Denise Paulme et… Marcel Griaule

De leur côté, les « potiches », et Denise Paulme au premier plan, adressent un certain nombre de reproches à Marcel Griaule et son équipe, parmi lesquels celui d'être envahissants. Bien des années plus tard, Denise Paulme a expliqué combien l'organisation de son travail à Sanga avait pâti de la confusion que semait la présence d'un nombre important d'Occidentaux dans un village africain :

> Ces premiers temps furent difficiles. Outre le tournage d'un film pour lequel une sortie de masques eut lieu sur commande, la présence d'Européens trop nombreux et qui entendaient travailler vite bouleversait la vie du village […]. Il fallut le départ de nos compagnons pour que la vie normale revienne. Alors seulement nous pûmes organiser notre travail [50].

Peu encline à se mêler à un groupe d'ethnographes qu'elle juge trop imposant, Denise Paulme ne participe pas aux enquêtes collectives organisées par Griaule ni à aucune des deux grandes « tournées » dans les villages avoisinants qui, en plus de quelques ethnographes, mobilisaient un personnel africain important [51]. Mais Denise Paulme n'a pas seulement été troublée par le nombre de ses collègues et leur manque de discrétion ; elle a également été gênée par leur exigence d'efficacité (« tourner un film », et à cette fin, « commander » une sortie de masques), leur hâte (« travailler vite ») et le caractère artificiel que cela donnait à leurs recherches [52]. Une exigence d'efficacité et une hâte qui sont principalement celles du responsable de la mission Sahara-Soudan, Marcel Griaule, avec lequel Denise Paulme a entretenu une relation distanciée tout au long des deux mois que la mission Sahara-Soudan a duré.

La mésentente entre Denise Paulme et Marcel Griaule s'ancre encore dans un désaccord autre que scientifique. Griaule a-t-il d'emblée ostracisé Denise Paulme, dans la mesure où elle bénéficiait de son propre financement et pouvait prétendre à une certaine indépendance, ou ne l'a-t-il fait qu'après s'être aperçu qu'elle se défendait de l'autorité qu'il estimait devoir exercer sur une femme, et une femme dénuée d'expérience ? Il reste que ni Paulme ni Lifchitz n'ont apprécié la manière dont Griaule les a introduites en pays dogon. Lifchitz confie ainsi à Leiris : « Schaeffner a dû vous mettre au courant de la situation qui s'était créée, et de la façon dont Griaule et Lutten nous ont "installées" à Sanga. Heureusement que tout va très bien [53]. »

Deborah Lifchitz semble pourtant avoir été moins réservée et désapprobatrice que Denise Paulme à l'égard de Marcel Griaule, dans les premiers temps tout au moins. Contrairement à son amie, Deborah Lifchitz participe à quelques enquêtes collectives, ainsi qu'à la première « tournée » organisée par Griaule au mois de février. Sans doute y était-elle mieux préparée : elle avait en effet déjà travaillé sur le terrain avec le même chef de mission, et d'une certaine manière *pour* lui. En Abyssinie, elle est avec Griaule la seule à parler amharique, de sorte que très peu de temps après son installation à Gondar, elle devient une intermédiaire entre les prêtres abyssins et lui, les recevant et négociant à sa place, et plus posément que lui, le prix de leurs services :

> Comme les manuscrits sont moins nombreux, je m'occupe plus particulièrement des enquêtes auprès de nos domestiques. De plus je reçois tous les prêtres qui viennent rendre visite à Griaule, je déclare que je suis sa déléguée, et à titre de preuve je leur sers une liqueur indigène ; par politesse je fais semblant d'en boire, mais en réalité mes lèvres ne touchent même pas cette horreur. Ces prêtres aiment mieux parler avec Griaule parce que lui préfère, pour se débarrasser d'eux, payer plus cher, alors que moi je marchande avec eux avec énergie et sans hâte. Griaule préfère que ce soit moi qui leur parle, parce que je suis plus calme. Bien sûr quand il y a des affaires importantes, je prépare et il arrive, conclut l'affaire puis boit avec eux [54].

La tâche est très prenante, et l'oblige souvent à mettre de côté ses propres enquêtes, ce dont elle exprime régulièrement le regret dans les lettres qu'elle écrira à sa famille :

> Il est possible que la semaine prochaine, je commence une enquête sur les Qemant, une race presque disparue ; mais il est très difficile pour moi de mener une enquête pareille parce que j'accueille tous les visiteurs, et que bien sûr cela m'empêche de travailler de façon continue [55].

On peut dès lors imaginer qu'en comparaison avec de telles responsabilités, participer aux enquêtes collectives menées par l'équipe de la mission Sahara-Soudan ne lui ait pas semblé très contraignant.

Impossible cependant de ne pas sentir une pointe d'ironie ou tout au moins d'étonnement dans ce qu'elle dit à sa famille du style donné par Griaule à la mission Sahara-Soudan :

> À Mopti, nous avons embauché une « masse » de domestiques, et le mode de vie que nous menons est complètement colonial : c'est-à-dire que nous ne faisons rien nous-mêmes et que pour chaque petite chose, nous appelons un domestique. De plus, chacun de nous « a » un petit garçon de dix à douze ans qui parle assez bien français et c'est lui qui porte tout le temps derrière nous nos blocs et nos crayons [56].

Mais c'est le comportement de Griaule lors de son départ de Sanga avec les membres de la mission Sahara-Soudan qui achève de rallier Deborah Lifchitz à l'opinion de Denise Paulme. C'est d'ailleurs elle qui écrit à Leiris pour lui exposer la situation : « Quand Griaule est parti, il ne nous a pas laissé les doubles de ses fiches ; lui et ceux qui sont partis avec lui n'ont pas jugé utile de nous mettre au courant de leurs travaux. » En guise de représailles, elles décident alors dans un premier temps de garder leurs propres fiches par devers elles :

> Évidemment certaines de nos enquêtes pourraient compléter les leurs, mais nous ne voulons pas qu'ils travaillent sur nos fiches avant notre retour, et si nous les envoyons il vous sera difficile de les en empêcher. Il est donc beaucoup plus simple que nous gardions ces fiches. D'ailleurs, comme ces fiches ne pourraient pas vous être utiles personnellement, cette solution me paraît la meilleure. […] Il est évident que tout ceci doit rester entre nous, strictement, et nous vous prions de ne pas montrer cette lettre à qui que ce soit [57].

Mais la peur de perdre les matériaux recueillis les amène finalement à la décision de faire parvenir leurs doubles à Leiris, accompagnés de la recommandation de ne les communiquer à personne :

> Vous recevrez par un prochain courrier 11 paquets de fiches, représentant notre travail depuis le départ de Griaule. Nous les envoyons à votre adresse personnelle pour que personne ne puisse les consulter, excepté vous et Schaeffner, évidemment. Inutile même d'en parler à qui que ce soit. Nous les envoyons uniquement par mesure de prudence, au cas où il arriverait malheur aux originaux [58].

Par la suite, Lifchitz et Paulme reprocheront encore à Griaule de ne leur témoigner aucun intérêt et de laisser leurs lettres, même « gentille[s] [59] », sans réponse. Il faut attendre le 29 juillet pour que Denise Paulme puisse se réjouir dans un courrier à Schaeffner d'avoir « reçu une lettre affectueuse et raisonnable de Griaule qui nous fait grand plaisir [60] ». De son côté, Deborah Lifchitz a une manière bien à elle d'évoquer la situation à l'intention de sa famille, probablement inquiète de ne plus l'entendre

parler du chef de la mission [61] : « Il n'y a rien à écrire à propos de Griaule. Nous sommes en très bonnes relations, et s'il y avait malgré tout des histoires entre nous, elles seraient tellement longues à raconter que je ne pourrai le faire que de vive voix lors de notre prochaine rencontre [62]. »

Retour à Paris : la reconfiguration du champ africaniste

Le retour à Paris de Deborah Lifchitz et Denise Paulme, en octobre 1935, ne donne lieu à aucun apaisement des relations entre les trois ethnologues. Bien au contraire, Marcel Griaule semble avoir définitivement tenu rigueur à ses deux jeunes collègues de la distance qu'elles avaient prise et des choix, différents des siens, qu'elles avaient faits lors de leur séjour commun à Sanga. À Mary Douglas qui, en 1994, la questionnait sur l'histoire de l'anthropologie française [63], Denise Paulme répondait ainsi :

> Pour moi, je n'ai plus eu de rapports avec Griaule après mon retour de Sanga en 1935. Il n'a manifesté aucune curiosité à l'égard de mes recherches et nous n'avons jamais eu une seule séance de travail en commun : seuls existaient pour lui ses propres travaux. Je ne crois pas que par la suite il ait jamais fait allusion à *L'organisation sociale*… non plus qu'à un quelconque article de moi [64].

Selon son agenda de l'année 1936, Deborah Lifchitz s'est efforcée de maintenir quelques liens de travail avec Marcel Griaule. Mais il semble que celui-ci ne l'a plus jamais considérée comme l'une de ses collaboratrices, ainsi qu'en témoigne sa déclaration au ministère de l'Éducation nationale qui le convoque dans le cadre d'une enquête la concernant : à cette occasion, Griaule affirme curieusement que sa collègue, si elle a à un moment donné rendu « d'importants services », « a cessé de faire partie de la mission en 1935 » [65]. Quant à Denise Paulme, elle a précisément reproché à Griaule, plus encore que son désintérêt pour les recherches de ses collègues, son attitude vis-à-vis de Deborah Lifchitz au cours de la guerre : « Je n'ai pas d'amertume à son égard, mais je ne puis oublier qu'en 1941 il a refusé de publier dans le *Journal de la Société des Africanistes* une étude de Deborah Lifchitz sur des amulettes abyssines, arguant du fait qu'elle était juive [66]. »

Mais l'expérience malheureuse de la cohabitation à Sanga des missions Sahara-Soudan et Paulme-Lifchitz n'a pas seulement instauré une profonde distance entre Griaule et le binôme formé par Lifchitz et Paulme. Elle a également éloigné le responsable de la mission Sahara-Soudan de l'un de ses membres, André Schaeffner, qui après avoir été témoin de son comportement à l'égard des deux jeunes femmes, l'a condamné de conserve avec elles. Plus indirectement, elle a certainement constitué

une nouvelle étape dans le désaccord d'ores et déjà existant entre Griaule et Leiris [67], ce dernier se montrant solidaire de celles dont il avait été convenu qu'il serait leur correspondant privilégié [68]. Leiris, Lifchitz, Paulme et Schaeffner n'appartenaient-ils pas à la même « famille intellectuelle », dont Griaule, mais aussi Solange de Breteuil, Hélène Gordon puis un peu plus tard Germaine Dieterlen étaient « fort éloigné[s] » [69] ? Avec les missions Sahara-Soudan et Paulme-Lifchitz s'opère ainsi une reconfiguration durable de l'africanisme français, autour de deux groupes distincts de chercheurs, séparés par des inimitiés tout autant que par des désaccords d'ordre épistémologique. La mission Paulme-Lifchitz, dont l'enjeu était d'être reconnue comme une mission à part entière et dissociée de la mission Sahara-Soudan, marque donc un tournant dans l'histoire de l'africanisme.

Notes.

1. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines*, 73-76, 1979, pp. 9-17, p. 9.

2. Voir Alice Byrne, *La Quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*, mémoire de maîtrise, université de Provence, Aix-Marseille I, 2000.

3. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines* ,73-76, 1979, p. 11.

4. Voir l'étude de Jean Jamin dans cette même collection.

5. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *op. cit.*, p. 11.

6. C'est finalement Germaine Tillion qui accompagnera Thérèse Rivière dans les Aurès (voir l'étude de Michèle Coquet dans cette même collection). Bien des années plus tard, Germaine Tillion a reconnu qu'elle aurait elle aussi préféré qu'on lui fît une autre proposition : « [...] une partie (même vaste et sans route) d'un département français, cela me semblait petit et proche, et pas à la mesure de mon immense curiosité du monde » (Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000, p. 14).

7. Lettre du 21 septembre 1934 de Denise Paulme à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 10.41. Le fonds Marcel-Mauss est conservé à l'Institut mémoires des éditions contemporaines (IMEC).

8. H. Menjaud, « La nouvelle mission Griaule du Bandiagara », *Les Annales coloniales*, 17 novembre 1934 ; « Une importante mission va partir prochainement chez les Dogons de Bandiagara », *La Nouvelle Dépêche*, 18-19 novembre 1934.

9. Voir l'étude d'Éric Jolly dans cette même collection.

10. Les noms de Solange de Breteuil et d'Hélène Gordon n'apparaissent respectivement qu'en décembre 1935 et en janvier 1936.

11. « Une importante mission va partir prochainement chez les Dogons de Bandiagara », *La Nouvelle Dépêche*, 18-19 novembre 1934.

12. Lettre du 19 décembre 1934 de Denise Paulme à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 10.41

13. Lettre du 6 décembre 1934 de Tracy B. Kittredge à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 11.28.

14. On peut se demander pourquoi Deborah Lifchitz n'a pas elle aussi candidaté à la bourse de la Fondation Rockefeller : elle aussi était titulaire de la licence qui donnait la possibilité d'y postuler. Peut-être sa nationalité polonaise (Deborah Lifchitz n'est naturalisée française qu'en janvier 1937) est-elle entrée en ligne de compte.

15. Selon le souvenir de Denise Paulme, évoqué dans « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, p. 12.

16. Il arrive que Deborah Lifchitz indique comme date de naissance le 18 juin au lieu du 5 juin 1905. Cette date-ci est en effet sa date de naissance selon le calendrier julien, qui, en Russie, n'est abandonné au profit du calendrier grégorien qu'après la Révolution de 1917. Dans ses premières démarches administratives, Deborah Lifchitz « convertit » sa date de naissance selon le calendrier julien, lui ajoutant les treize jours de décalage qui le différencient du calendrier grégorien. Elle y renonce ensuite, probablement en raison de la confusion que la coexistence de deux dates de naissance pouvait entraîner. Mais encore Deborah Lifchitz a-t-elle, en plus de deux dates de naissance, plusieurs noms. Son patronyme (et dans une moindre mesure, son prénom, puisque sur ses bulletins scolaires de l'école française de Varsovie

figure celui de « Désirée » en lieu et place de « Deborah ») est en effet soumis à son arrivée en France à des transcriptions très diverses : Lifchitz, Lifszyc, Lifscic, Livchitz ou encore Lifszytz… Jusqu'à la fin de sa vie, deux orthographes seront maintenues, l'une prévalant au niveau administratif : Lifszyc, nom sous lequel elle obtient sa naturalisation ; la seconde dans le contexte scientifique : Lifchitz, nom sous lequel elle publie son livre et ses articles à la fin des années 1930.

17. Selon les informations que Deborah Lifchitz fournit dans son dossier de demande de naturalisation, son père est né à Pinsk, ville de l'actuelle Biélorussie, alors sous influence russe et qui sera rattachée à la Pologne en 1920. À Kharkov (et sans doute ensuite à Varsovie), il exerçait la profession de dentiste.

18. Fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI. Le fonds Deborah-Lifchitz, récemment acquis par le Centre de documentation juive contemporaine du Mémorial de la Shoah, est principalement composé des documents rassemblés à Paris après son arrestation puis envoyés à sa famille en Palestine par Michel Leiris et Denise Paulme. Il comprend également les lettres écrites en russe par Deborah Lifchitz à sa famille. Je remercie vivement Karen Taïeb de m'avoir autorisée à consulter ce fonds, ainsi que Majer Massanov et Elizaveta Volkova d'avoir travaillé à mes côtés à la traduction des lettres dont de nombreux extraits figurent dans cet article.

19. À l'exception des certificats d'ethnologie et d'histoire des religions, tous ces diplômes et certificats sont obtenus avec les mentions bien ou très bien.

20. La sœur aînée de Deborah Lifchitz, Minna, a également vécu en France jusqu'au début des années 1930 et suivi la même formation de bibliothécaire, avant de décider de rentrer en Pologne, puis d'émigrer en Palestine en 1936 avec sa mère.

21. Document du 30 juillet 1931 rédigé par Georges Henri Rivière, Archives du musée de l'Homme, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz. Les archives du musée de l'Homme (AMH) sont conservées à la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle.

22. Lettre du 21 août 1931 de Marcel Griaule à Deborah Lifchitz, AMH, 2 AM1 K60c D. Lifchitz.

23. C'est ainsi Deborah Lifchitz qui prendra contact avec Abba Jérôme, lequel arrivera à Gondar le 14 juillet et sera un collaborateur important de la mission Dakar-Djibouti. Sur Abba Jérôme, voir notamment Michel Leiris, « Encens pour Berhané », in *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 1063-1071 (éd. Jean Jamin).

24. Sur les recherches réalisées par Deborah Lifchitz pendant la mission Dakar-Djibouti sur l'Éthiopie, voir Lukian Prijac, « Déborah Lifszyc (1907-1942) : ethnologue et linguiste (de Gondar à Auschwitz) », *Aethiopica*, n° 11, 2008, pp. 148-172.

25. Lettre du 4 avril 1933 de Georges Henri Rivière à Deborah Lifchitz, AMH, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz.

26. Lettre du 21 juin 1933 de Georges Henri Rivière à Deborah Lifchitz, AMH, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz.

27. Deborah Lifszytz et Denise Paulme, « Une exposition du Sahara au Musée d'ethnographie du Trocadéro », *La Nature. Revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie*, n° 2931, 15 juin 1934, pp. 558-560.

28. Voir Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, n° 200, 2011, pp. 93-112.

29. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, p. 8.

30. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, p. 8.

31. Lettres du 24 et 31 décembre 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

32. Ce genre de la littérature dogon qui procède par mimologie est l'objet de l'un de leurs articles écrits à quatre mains, « Les animaux dans le folklore dogon (Soudan français) » (*Revue de folklore français et de folklore colonial*, 1936, tome VII, n° 6, pp. 282-292) ainsi que de l'une de leurs conférences radiophoniques.

33. Fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (5).

34. Archives nationales, 19770873/156, sous-direction des naturalisations, dossier n° 20449X31. Voir aussi Lukian Prijac, « Déborah Lifszyc (1907-1942) : ethnologue et linguiste (de Gondar à Auschwitz), *Aethiopica,* n° 11, 2008, pp. 148-172.

35. Carte postale du 2 octobre 1938 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Cette camarade pourrait bien être Yvonne Oddon, la bibliothécaire du musée de l'Homme, dont Deborah Lifchitz était très proche et qui habitait au numéro 14 du square de l'Albinoni, dans le 16e arrondissement, non loin du musée.

36. En 1941, Michel Leiris déménage avec sa femme à Boulogne, dans la maison de son beau-père, Daniel-Henry Kahnweiler, lui-même juif d'origine allemande qui avait dû se réfugier en zone alors libre (voir Pierre Assouline, *L'Homme de l'art. D. H. Kahnweiler 1884-1979*, Paris, Balland, 1988).

37. En effet, Deborah Lifchitz touche son salaire jusqu'au mois de juillet 1941, alors même qu'une loi datée du 3 octobre 1940 excluait les juifs de la fonction publique. Après que Paul Lester, sur ordre du directeur du musée de l'Homme, Henri Vallois (qui avait remplacé Paul Rivet, en fuite et démis de ses fonctions par le gouvernement de Vichy), lui eut finalement annoncé que son traitement du mois de juillet serait le dernier, elle constitue, avec l'aide de Michel Leiris et ainsi que l'article 8 de la loi du 2 juin 1941 le lui permettait, un dossier de demande d'exception pour conserver son emploi. On ne sait si elle a transmis ce dossier ni, si elle l'a fait, quelle réponse lui a été donnée.

38. Archives de la préfecture de police, GA L 12 LIFSZYC.

39. Michel Leiris se tourne ainsi vers Paul Boyer, directeur de l'École des langues orientales, vers le père Constantin Tastevin (censé intervenir auprès du cardinal Baudrillard), vers Gabriel Henriot, inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris et vers Sylvain Grébaut (fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI [1]).

40. Lettre de Denise Paulme à Minna Lifchitz, 20 décembre 1944, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (1).

41. Archives de la préfecture de police, GA L 12 LIFSZYC.

42. Fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (2).

43. Ayant été déportée en janvier 1943, Marie-Élisa Nordmann n'a sans doute pas côtoyé Deborah Lifchitz à Auschwitz. Mais les deux jeunes femmes s'étaient certainement rencontrées à plusieurs reprises dans les précédentes années par l'entremise de Marcel Cohen, dont Deborah était l'élève et avec lequel Marie-Élisa était liée depuis 1934, partageant avec lui et sa famille des idées et des activités politiques communes. En 1946, elle épousa son fils Francis.

44. Selon Anna Kipper, une amie d'enfance de Deborah Lifchitz, ce courrier contenait le message suivant : « malheureusement oncle Bob [Marcel Cohen] ne retrouvera plus sa meilleure collaboratrice » (lettre du 24 février 1945 d'Anna Kipper à Hinda et Minna Lifchitz, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI [1]).

45. « Presque immédiatement » après son arrivée à Auschwitz, comme l'a écrit Marcel Cohen dans un article de 1962 (« Sur l'ethnologie en France », *La Pensée,* 105, pp. 85-96, p. 91) et non pas « dès l'arrivée », comme Denise Paulme,

mais aussi Marcel Cohen lui-même dans d'autres textes, l'ont parfois dit, mêlant peut-être par là les sorts pareillement cruels de Deborah Lifchitz et de la mère de Marie-Élisa Nordmann, partie elle aussi à destination d'Auschwitz par le convoi n° 34, et gazée deux jours après son arrivée.

46. Lettre du 19 février 1935 d'André Schaeffner à Michel Leiris, fonds Michel-Leiris C.01.01.076, Laboratoire d'anthropologie sociale.

47. Lettre du 26 septembre 1935 de Georges Henri Rivière à André Schaeffner, AMH, 2AM1A8d.

48. Lettre du 21 février 1935 de Marcel Griaule à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 5.47.

49. Lettre du 18 mars 1938 de Marcel Griaule à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 5.47.

50. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, pp. 8-9.

51. Voir l'étude d'Éric Jolly dans cette même collection.

52. Denise Paulme en plaisante dans une lettre adressée à Michel Leiris : « Ô ironie d'une reconstitution commandée par des ethnographes – mais dans deux marchés nous verrons le vrai *dama* et je m'en réjouis. », (lettre du 19 mars 1935, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 71).

53. Lettre du 19 avril 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, p. 76.

54. Lettre du 21 août 1932 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

55. Lettre du 2 octobre 1932 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

56. Lettre du 7 février 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

57. Lettre du 19 avril 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 76.

58. Lettre du 16 mai 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 78.

59. Lettre du 7 juin 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 39.

60. Lettre du 29 juillet 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 52.

61. Si sa famille s'étonne de ne plus entendre parler de Marcel Griaule, c'est aussi que Deborah Lifchitz s'est bien gardée de lui dire, pour ne pas l'inquiéter, que le responsable de la Mission Sahara-Soudan a quitté Sanga au début du mois de mars, et qu'elle est désormais seule sur le terrain avec une collègue.

62. Lettre du 13 octobre 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

63. Mary Douglas est alors en train de rédiger un texte intitulé : « Réflexions sur le renard pâle et deux anthropologies : à propos du surréalisme et de l'anthropologie française » (*in* Christopher W. Thompson, *L'autre et le sacré*, Paris, L'Harmattan, 1995, pp. 199-218).

64. Lettre du 9 mars 1994 de Denise Paulme à Mary Douglas, fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense. De son côté, André Schaeffner a également reproché à Marcel Griaule de ne jamais citer ses travaux (lettre du 12 décembre 1938 de Marcel Mauss à André Schaeffner, fonds Marcel-Mauss, MAS 11.80).

65. Archives nationales, 19770873/156, sous-direction des naturalisations, dossier n° 20449X31, document daté du 13 février 1941.

66. Lettre du 9 mars 1994 de Denise Paulme à Mary Douglas, fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

67. Griaule et Leiris avaient déjà pris leurs distances l'un par rapport à l'autre au moment de la parution de *L'Afrique fantôme* en 1934.

68. Il avait en effet été convenu, avant le départ de la mission, que Deborah Lifchitz et Denise Paulme écriraient chaque mois à Michel Leiris pour le tenir au courant de l'évolution de leurs travaux. Ce qu'elles firent ; de son côté, Leiris leur écrit cinq lettres alors qu'elles se trouvent à Sanga.

69. « Nous nous sentions de la même famille intellectuelle, dont Griaule était fort éloigné. » (lettre du 9 mars 1994 de Denise Paulme à Mary Douglas, fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).



ill. 1 : Denise Paulme en 1936 (fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense).



ill. 2 : Deborah Lifchitz en 1934 (collection particulière).



ill. 3 : Marcel Griaule, Deborah Lifchitz, André Schaeffner et Denise Paulme lors d'une escale sur la route qui les mène en pays dogon (fonds Marcel-Griaule, bibliothèque Éric-de-Dampierre, université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense).

Une mission entre deux guerres

Il s'en faut cependant de beaucoup pour que la mission Paulme-Lifchitz se soit en tous points distinguée de la mission Sahara-Soudan et, plus largement, de l'ensemble des missions de l'Entre-deux-guerres. Aussi critiques que Denise Paulme et Deborah Lifchitz aient été à l'encontre de Marcel Griaule, elles ont repris à leur compte certaines des conceptions, méthodes et attitudes qu'il avait exprimées et mises en œuvre lors de ses précédentes missions, que ce soit en Éthiopie ou en Afrique subsaharienne.

« Un mode de vie complètement colonial [1] »

À leur arrivée à Sanga, Deborah Lifchitz et Denise Paulme s'étaient installées avec les membres de la mission Sahara-Soudan dans le campement que l'administration coloniale avait fait construire à leur intention et à celle des visiteurs qui pourraient leur succéder. Dans ce campement, elles avaient partagé l'un des onze bungalows, jusqu'à ce que les termites l'endommagent et que la pluie y pénètre, les réveillant au beau milieu de la nuit. Dès le lendemain, le 10 ou le 11 mars, elles déménagent dans un autre bâtiment, une « résidence [2] » dont Lifchitz vante tout le confort dans les lettres qu'elle adresse à sa mère et sa sœur : la véranda, les chambres spacieuses et la salle de bain pourvue d'une douche lui donnent le sentiment de ne pas se trouver « du tout en Afrique ». La proximité du marché le lui rappelle cependant, ce qui n'est pas forcément pour lui plaire : une fois tous les cinq jours, elle est incommodée par le « bruit » et « l'odeur désagréable » [3] qu'il occasionne.

« Vous voyez que la crise du logement n'existe pas ici [4] », plaisante Deborah Lifchitz avec l'une de ses collègues bibliothécaires à laquelle elle fait part de son emménagement dans une nouvelle et agréable maison. Mais cette résidence n'a pas vocation à accueillir de jeunes ethnologues, et l'administration coloniale ne souhaite pas qu'elles y demeurent trop longtemps : le 6 avril 1935, Denise Paulme écrit à André Schaeffner qu'« un garde-cercle envoyé par l'administrateur de Bandiagara » est venu « pour [leur] construire des cases », mais qu'elles sont « fermement décidées à ne pas quitter le campement où [elles sont] bien installées et où une pièce reste à la disposition des passagers, probablement nombreux durant l'hivernage. » [5] Il semble que les deux jeunes femmes aient pu se faire entendre, et qu'elles

soient restées tout au long de leur séjour à Sanga dans une maison qui, si elle n'était pas l'une de celles construites pour la mission Sahara-Soudan, était pareillement située à l'écart du village dogon et de ses habitants, et leur offrait des commodités encore plus grandes.

En outre, cette résidence était entourée et servie par un certain nombre de boys et d'interprètes. À leur arrivée, elles y trouvent un « splendide pankah » c'est-à-dire, ainsi que Lifchitz l'explique à l'une de ses correspondantes, « une espèce de ventilateur tiré par une corde par un petit garçon ». En plus de ce petit garçon, elles ont également à leur disposition un « valet de chambre presque stylé » en la personne d'Ambarka, un marmiton hérité de la mission Sahara-Soudan, dont Denise Paulme dit assez mystérieusement à Schaeffner qu'elles l'ont gardé « pour raisons politiques », et un cuisinier répondant au nom de Bakari. Un cuisinier qui leur donne entière satisfaction : dans ses lettres à André Schaeffner, Denise Paulme se réjouit ainsi de ne pas avoir eu à recourir ni aux conserves ni aux potages Maggi depuis le départ de la mission Sahara-Soudan, l'« excellent » cuisinier leur ayant toujours préparé, en plus des pommes frites qui font sa « gloire », des légumes frais, des œufs sur le plat et des entremets[6]. Denise Paulme et Deborah Lifchitz n'auront donc pas, ou peu, consommé de conserves ; mais elles n'auront pas non plus consommé de nourriture locale : si Deborah Lifchitz peut informer sa mère et sa sœur sur le prix, qu'elle juge dérisoire, des galettes vendues sur le marché, elle ne peut rien leur dire de leur goût, car aussi peu coûteuses soient-elles, elle n'en a pas acheté et ne les a donc pas goûtées[7].

Un autre type de personnel semble être resté à proximité immédiate de la résidence de Deborah Lifchitz et Denise Paulme pour leur faciliter, non plus leur vie quotidienne, mais leur travail d'ethnologue. Dans une lettre à André Schaeffner, Denise Paulme indique qu'elles ont décidé de « garder » auprès d'elles leurs jeunes écoliers et interprètes Abara Dolo et Kéné Dolo, mais aussi leur principal informateur adulte Ambara Dolo, les « autres » étant invités à leur « rendre visite »[8]. « Un peuple est autour de nous[9] », ajoute Denise Paulme en parlant des collaborateurs de la mission Paulme-Lifchitz. Or, la très grande majorité de ces collaborateurs avaient d'ores et déjà été employés par les missions Dakar-Djibouti et Sahara-Soudan.

Informateurs et interprètes en héritage

La question des informateurs figure parmi les motifs de mésentente entre les missions Paulme-Lifchitz et Sahara-Soudan. Bien des années plus tard, Denise Paulme se rappela que le responsable de la mission Sahara-Soudan « réquisitionnait les meilleurs informateurs[10] », et que pour cette raison elle

avait dû commencer à travailler avec des enfants « qui s'enfuyaient au moindre prétexte » dès qu'ils lui avaient fourni des informations « sans intérêt, mises à part quelques devinettes » [11]. Aussi certains de ces « meilleurs informateurs », ou tout au moins certains des informateurs privilégiés de la mission Sahara-Soudan, deviendront-ils après son départ ceux de Denise Paulme. C'est ainsi qu'Ambara Dolo, après avoir été le collaborateur d'Hélène Gordon, sera très présent auprès de Denise Paulme : leur travail en commun est à l'origine de pas moins d'une centaine de fiches sur des sujets très divers.

Mais Ambara Dolo n'est pas le seul informateur de Denise Paulme à avoir précédemment travaillé avec les missions Dakar-Djibouti et Sahara-Soudan. Parmi les petits écoliers et interprètes, qui jouent parfois le rôle d'informateurs, c'est le cas d'Abara Dolo et de Kéné Dolo, et parmi les informateurs plus âgés, de Tabyon (parfois orthographié Tabéma) Dolo, avec la collaboration duquel elle rédige une cinquantaine de fiches. Plus rarement, elle travaille aussi avec Ambibé Babadyi [12], informateur privilégié de Michel Leiris au cours de la mission Dakar-Djibouti, puis de Marcel Griaule au cours de la mission Sahara-Soudan, ainsi qu'avec Andyé Dolo, également présent auprès des ethnologues dès Dakar-Djibouti, et Antandou Dolo, principal collaborateur d'André Schaeffner en 1931 et en 1935. Seuls quelques informateurs de Denise Paulme ne semblent pas avoir joué un rôle important lors des missions précédentes. L'un d'eux, Gyem, deviendra l'un de ses trois principaux informateurs ; d'autres, tels Binem, Ingere ou le jeune Gadyulo ne répondront en revanche à ses questions que de façon occasionnelle.

Dans l'introduction de son ouvrage *Organisation sociale des Dogon*, Denise Paulme met l'accent sur le fait que les informations recueillies par elle étaient « vérifiées incidemment par D. Lifchitz, qui travaillait avec d'autres indigènes [13] ». Les archives ne permettent pas de le vérifier, car contrairement à Denise Paulme, Deborah Lifchitz omet très souvent d'indiquer le nom de son informateur dans le coin supérieur droit des fiches dont elle est l'auteure. Leur examen ne permet donc pas de tirer de conclusion concernant l'identité de ses collaborateurs ; tout au plus permet-il de penser que de même qu'Ambara Dolo a été l'informateur privilégié de Denise Paulme, Apama Dolo, un autre ancien collaborateur des missions Griaule, a été celui de Deborah Lifchitz. En effet, si le nom d'Apama n'apparaît qu'une seule fois dans l'ensemble des fiches rédigées par Denise Paulme (et ceci alors même qu'Apama lui-même est très souvent évoqué dans les *Lettres de Sanga*), il apparaît très souvent sur les fiches de Deborah Lifchitz où il est fait mention de l'informateur. Et si Deborah Lifchitz n'indique que très occasionnellement le nom de son informateur sur ses fiches, elle est en revanche l'auteure d'une fiche « Informateurs » qui donne une bonne idée des principaux collaborateurs des deux ethnologues [14]. Y figurent le nom,

l'âge, la formation, et l'activité d'Ambara, d'Apama, de Tabyon, d'Antandou, d'Abara et de Kéné [15]. Sans doute une fiche similaire, listant les mêmes individus, aurait-elle pu être produite par la mission Sahara-Soudan.

En adoptant les informateurs de l'équipe de Marcel Griaule, Deborah Lifchitz et Denise Paulme adoptent aussi, dans une certaine mesure, le mode de relation qu'elle entretenait avec eux : « J'ai tout de même pu travailler avec Ambara et j'espère pouvoir faire du bon travail ; c'est un garçon précieux et les cent sous par jour ont actuellement un effet étonnant, il faut en profiter [16]. » Une chose est sûre : Denise Paulme ne se berce d'aucune illusion sur la nature des relations qui les lient à ses interprètes et informateurs. Dans une lettre à André Schaeffner, elle exprime avec virulence quelle naïveté il y aurait à y voir autre chose qu'une relation de domination. On ne sait malheureusement pas précisément ce que celui qui allait devenir son mari lui avait de son côté écrit et conseillé [17], mais elle lui répond ceci :

> Coller avec l'indigène, vivre plus avec lui ? Comment vois-tu cela pratiquement ? […] Donner un maximum de sympathie à l'informateur, sortir de sa peau, mais reprendre ensuite les renseignements recueillis et dominer l'enquête. Sans cela, tu n'auras que des bribes incompréhensibles pour toi. […] N'essaie pas d'oublier que tu es un Blanc ; d'abord il ne faut pas renier ce qui est le meilleur de nous-même, dont nous avons la garde ; et si toi, tu veux oublier ta peau, eux s'en souviennent, ne t'excusent pas de trahir un peu, à leurs yeux, ceux de ta race en n'étant plus – le Chef [18].

Quant à Deborah Lifchitz, elle écrit à sa famille :

> Les gens dans les villages sont plus ou moins sympathiques ; quand ils refusent de dire ou de montrer ce que nous voulons, nous les menaçons de tout ce que nous pouvons, nous ne leur donnons pas d'argent, etc. [19].

Deborah Lifchitz et Denise Paulme ont ainsi pleinement assumé la position d'autorité dans laquelle le contexte colonial les plaçait, et l'ont plus particulièrement investie lors de leurs « tournées » dans les villages voisins de Sanga.

Des « tournées » en contexte colonial

Comme les membres de la mission Sahara-Soudan, Deborah Lifchitz et Denise Paulme effectuent des excursions à partir de Sanga, et empruntent au vocabulaire de l'administration coloniale le terme de « tournées » pour les désigner. En guise d'exercice (Denise Paulme n'ayant participé à aucune des

tournées de la mission Sahara-Soudan, et Deborah Lifchitz n'ayant participé qu'à l'une d'elles), elles commencent par accomplir de petits déplacements d'une ou deux journées dans les villages voisins. Le 29 mars, elles partent ainsi pour Iréli et Amani, deux villages situés le long de la falaise, à une dizaine de kilomètres au sud de Sanga. À peine revenues, elles vont visiter le village tout proche de Nini avant de mener à bien un projet plus ambitieux : le 11 avril, elles partent pour une excursion de sept jours le long de la falaise jusqu'au village de Bamba à une trentaine de kilomètres au nord de Sanga, en passant par les villages de Yugo, de Yenduma et de Yenda. Une seconde tournée de sept jours, du 2 au 9 mai, les conduira cette fois vers le sud, dans les villages d'Ireli, de Nombori puis de Guimini. Elles prendront enfin, lors d'une tournée de trois jours, la direction de l'ouest pour visiter une quinzaine de villages autour de Metelli. Ces trois déplacements importants sont encore complétés par de petites excursions à de plus courtes distances de Sanga : l'une, de deux jours, vers les villages d'Ibi et d'Aru au nord, l'autre, d'une seule journée, vers Banani. À ces déplacements s'ajoutent enfin ceux réalisés à partir de Bandiagara où les deux ethnologues partent, à la fin de leur séjour, consulter les archives : là, elles mènent également quelques enquêtes avec l'un des interprètes privilégiés de Marcel Griaule, Dousso Wologuem, qui confie à son neveu le soin d'être leur guide pour, chaque matin entre sept et onze heures, parcourir près de quinze kilomètres et visiter les villages des environs.

Dans une de ses lettres, Denise Paulme confie à André Schaeffner son goût pour de telles excursions : « J'aime beaucoup la vie de déplacements et me suis surprise hier à déplorer la vie renfermée […] de Sanga où le campement n'a ni portes ni fenêtres[20]. » De fait, Denise Paulme et Deborah Lifchitz se sont beaucoup déplacées autour de Sanga, aussi longtemps que l'absence de pluies trop importantes le leur a permis. Au cours de ces déplacements plus nombreux que ceux de la mission Sahara-Soudan, elles ont également cherché à se rendre là où celle-ci ne s'était pas rendue, ainsi qu'André Schaeffner le fait valoir dans une lettre à Marcel Mauss :

> J'ai reçu deux lettres de Lifzyc et de Paulme. Contrairement aux bruits qui ont circulé sur leur compte, nos deux petites amies se portent admirablement bien et travaillent abondamment. Avant que les grandes pluies ne les retiennent à Sanga, elles circulent le long de la falaise et ont atteint des points où aucune mission n'avait pénétré[21].

Ne serait-ce qu'en raison du plus petit nombre d'ethnologues qu'elles mobilisaient, ces tournées effectuées à pied ou à cheval s'encombraient sans doute de moins de bagages que celles de la mission Sahara-Soudan. Mais pour autant elles n'ont pas vu Denise Paulme et Deborah Lifchitz adopter un comportement très différent de leurs prédécesseurs vis-à-vis des habitants des villages qu'elles visitaient.

Comme elles rencontrent quelques difficultés pour se rendre à Aru, où personne n'accepte de les conduire de peur d'y rencontrer le hogon [22] qui y réside, elles en appellent à l'autorité du garde de cercle :

> [Nous sommes] parties à Ibi, pour gagner de là Aru, à une heure de marche dans la falaise, où se trouve un Hogon puissant ; aucun indigène n'avait voulu nous l'indiquer, nous l'avons trouvé sur la carte de Bandiagara, personne n'a voulu nous suivre, et le garde-cercle a dû recruter à coups de trique – ô ethnographie – deux hommes pour nous montrer le chemin [23].

Dans une lettre à sa famille, Deborah Lifchitz évoque dans les mêmes termes ce moment de leur mission :

> […] pour nous distraire nous sommes parties deux jours dans les rochers, à dos d'animal et à pied, pour visiter (dans une certaine mesure) la ville sainte. C'était assez difficile car personne ne voulait nous montrer le chemin : il nous a fallu toute notre insistance, des cris et des menaces pour qu'on nous conduise là-bas [24].

Toutes deux ajoutent que la conversation avec le hogon qu'elles parviennent finalement à rencontrer a été « dure ».

Mais la conversation est plus « dure » encore lors de la tournée qui les mène dans la région de Guimini, où elles réalisent une enquête sur le *lebe* [25]. Deborah Lifchitz et Denise Paulme écrivent ainsi à Michel Leiris que les habitants de la région de Guimini « [leur ont] soigneusement caché le lebe », mais « pendant 24 heures seulement », alors que « c'est la chose capitale pour les Dogon » [26]. Étrangement, Deborah Lifchitz et Denise Paulme recommandent toutes les deux, Deborah à Leiris, Denise à Schaeffner, la lecture des fiches significativement intitulées « Hogon-procès verbal » sur lesquelles le déroulement de cette enquête est consigné (ill. 4). Elles regrettent néanmoins que ces fiches ne puissent pas « donner l'atmosphère [27] » des moments qu'elles ont vécus. Denise Paulme parle en effet des « vives émotions [28] » qu'elle a ressenties au cours de ces journées à Guimini – de vives émotions qui recouvrent sans doute à la fois le regret d'avoir eu à mener une bataille tendue et pénible, mais aussi la joie de l'avoir remportée, et d'avoir ainsi accédé à ce qu'elle considère comme un important secret dogon. Et si Deborah Lifchitz et Denise Paulme ont profité des facilités que leur offrait le contexte colonial pour obtenir des informations, elles en ont également profité pour acquérir des objets, comme en ont profité leurs collègues de la mission Sahara-Soudan.

Collectes d'objets et attraits esthétiques

Souvent au cours de leurs déplacements ou de leurs tournées[29], Deborah Lifchitz et Denise Paulme ont collecté quelque cent quatre-vingts objets. Ces objets, on l'a vu, ont parfois été reçus en guise d'« amendes », comme en réparation du silence ou des « mensonges » de leurs informateurs. Elles les ont cependant plus fréquemment achetés, la nécessité d'acquitter l'impôt colonial conduisant les villageois à les leur vendre, ou à contracter auprès d'elles un emprunt dont elles savaient qu'ils ne pourraient le rembourser autrement qu'en leur remettant un objet, si possible de leur choix. Denise Paulme écrit ainsi à André Schaeffner : « Les gens de Dyameni nous ayant demandé pour acquitter l'impôt une avance qu'ils ne pourront pas rembourser, je pense au *bazu* en forme de Christ que nous avions vu ensemble[30]… » La présence d'un missionnaire protestant à Sanga leur a également profité, ainsi que Deborah Lifchitz le relate à Michel Leiris :

> Les musulmans ne font pas beaucoup de progrès ; mais c'est l'influence du pasteur américain, qui commence à se faire sentir. Ces jours-ci on nous a apporté une très belle statuette ayant servi aux sacrifices de yapilu. Le propriétaire voulait la vendre, parce que le pasteur en avait dit du mal. Quel résultat inattendu[31] !

Quelques objets ont par ailleurs été dérobés, comme cela avait aussi été le cas lors des missions Dakar-Djibouti et Sahara-Soudan. Ce que Denise Paulme ne dissimule pas à Michel Leiris, lui qui, dans *L'Afrique fantôme*, ne s'était pas privé de relater ces « petites rapines[32] » : « […] ce matin j'ai volé dans le dos d'un type un beau *bazu* anthropomorphe, usé. Le petit Abara roulait de gros yeux et tremblait en le rapportant[33]. » Ou encore : « Nous avons volé, le cœur un peu battant, des statuettes dans la caverne de Bongo, sous l'œil des habitants[34]. »

Bien des années plus tard, Denise Paulme se rappelait pourtant que ni Deborah Lifchitz ni elle, ne projetaient initialement d'entreprendre un quelconque travail de collecte : « Nous-mêmes ne pensions pas du tout faire de collection au début nous disant : étant donné tout ce que Griaule a rapporté, ce n'est vraiment pas la peine. Et puis les choses se sont trouvées d'elles-mêmes[35]. » Sans doute aussi la collecte d'objets a-t-elle été un moyen, pour Denise Paulme surtout, de se rassurer sur ses qualités d'ethnographe lorsque dans les premiers temps de la mission, elle n'est pas encore satisfaite des résultats de ses enquêtes, et craint de ne jamais l'être[36]. Alors qu'elle s'inquiète de ne pas trouver la « société des femmes » que Mauss voudrait la voir étudier[37], elle peut très rapidement se réjouir d'avoir découvert, en réponse aux attentes de Georges Henri Rivière, une « splendide boîte à beurre, surmontée d'une statuette, tellement belle qu'elle rendra malade Ratton[38] ». Dès le 11 mai 1935,

elle est en mesure de lui écrire : « Nous avons déjà une cinquantaine d'objets et espérons arriver à en réunir 150 à 200 ; si la collection est petite, elle sera de très bonne qualité […] ce n'est pas fini et j'espère que vous serez content de nous. » Et le sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro de les féliciter pour le « bel effort déjà accompli » et de les conforter dans leur choix : « Vous avez tout à fait raison de collectionner en qualité[39]. » Mais le goût et la sensibilité esthétique de Denise Paulme font en réalité intervenir tout autre chose qu'un simple souci de « qualité » dans la sélection d'objets : « Nous vous rapportons », écrit-elle à Georges Henri Rivière alors que la mission touche à sa fin, « une magnifique collection de 180 pièces, toutes choisies avec amour ; nous en sommes très fières. »[40] L'émotion que les objets éveillent chez Denise Paulme atteint son paroxysme au moment de la découverte de l'un d'eux, une grande statue dont la vue lui donne « envie de pleurer » et dont elle envoie deux photographies (ill. 5) à Rivière, accompagnées de ces mots (ill. 6) :

> Nous avons la statue, la fameuse statue que vous nous demandiez – et je veux bien offrir une tournée chez Carette si Ratton n'a pas une jaunisse. Elle mesure 1 m 30, et pèse un certain poids. Nous l'avons déterrée nous mêmes, avec nos mains : la tête seule sortait de terre, et personne n'osait y toucher. C'est un hermaphrodite au corps étroit, très long, taillé dans le tronc dont il émerge déjà complètement. Les jambes sont détachées, les bras très nets collés au corps, d'une courbe concave. La tête est splendide, la statue intacte. Les habitants prétendent que cette pièce est antérieure à la venue des envahisseurs Dogon. Cela ne ressemble en rien aux modèles habituels de la sculpture dogon, mais dégage une incroyable émotion. Le musée aura là une pièce unique et qui, je pense, sera vite célèbre[41].

Denise Paulme est-elle alors consciente que son récit de la découverte de *la* statue est un peu aussi celui d'une naissance ? En vérité, elle ne l'a jamais appelée autrement que « mon bébé ». Un « bébé » qui, paradoxalement, présente l'avantage d'être âgé : autant que par sa facture, la statue séduit Denise Paulme du fait de son ancienneté attestée par son enfouissement dans la terre, l'abandon de son culte et le discours même des Dogon.

Comme la mission Sahara-Soudan en effet, la mission Paulme-Lifchitz collecte principalement de beaux objets, de préférence anciens[42] : si elle n'ajoute que trois masques à la collection déjà constituée par Griaule, elle rapporte en revanche une trentaine de statues, statuettes et figurines. Mais à la différence de la mission Sahara-Soudan, la mission Paulme-Lifchitz ne privilégie pas, parmi ces beaux objets, ceux appartenant à la sphère magico-rituelle ; elle se concentre plus particulièrement sur les serrures, dont elle rassemble soixante-dix exemplaires pour être en mesure, à son retour à Paris, d'en étudier les différents styles. Denise Paulme évoque ainsi, dans une lettre à Rivière, « 70 magnifiques

serrures, qui non seulement sont excellentes en elles-mêmes, mais forment un ensemble qui permet l'étude de toute une stylisation, depuis la serrure surmontée de 2 personnages, jusqu'au simple motif géométrique, carré, triangle ou losange où la tête humaine se simplifie à l'extrême[43] ». Mais ces serrures, on le voit, ne retiennent pas non plus l'attention de Denise Paulme en tant qu'objets de la vie quotidienne témoignant de la culture matérielle d'une population. De tels objets n'ont d'ailleurs été collectés qu'en très petit nombre, Denise Paulme ne leur accordant aucune place dans l'exposition consacrée à l'art dogon dont elle caresse le projet :

> Nous pensons donc qu'il serait désolant d'exposer, à côté des masques de Griaule, à côté d'objets comme ceux que nous apportons, l'inévitable « bric-à-brac » qui fait partie de toutes les missions (jeux, amulettes, pagnes quelconques, bonnets de jumeaux, etc…) et nuirait à la valeur de ce magnifique ensemble. Il nous semble, qu'il serait plus utile pour le Musée de sortir, à l'occasion de la mission Griaule, les plus belles pièces de Desplagnes et de Labouret, et de présenter au public une manifestation d'art sous le titre « Masques et sculptures Dogon » ou quelque chose d'approchant. Ce n'est qu'une suggestion, et nous ne doutons pas que vous n'ayez vous-même plusieurs idées d'ici le moment de l'exposition[44].

En réalité, les protagonistes de la mission Paulme-Lifchitz ne menèrent aucune étude ni ne publièrent aucun texte sur les serrures[45]. Et aucune exposition ne fut organisée à la suite des deux missions de 1935 en pays dogon. La préparation d'une telle exposition est dans un premier temps différée en raison de la démolition du Musée d'ethnographie du Trocadéro[46], qui doit céder la place au musée de l'Homme. Mais à l'ouverture de celui-ci, en juin 1938, le projet d'une exposition consacrée aux bois sculptés dogon ne semble plus être d'actualité, peut-être alors à cause des différends entre les africanistes qui y auraient contribué. Toujours est-il que l'exposition temporaire finalement inaugurée le 23 novembre 1939, intitulée « Afrique noire française », ne porte pas seulement sur les Dogon, ni ne rassemble uniquement des objets sélectionnés pour leur beauté esthétique. Si cette exposition accorde, selon la présentation qu'en fait Deborah Lifchitz, « une place très importante […] aux collections recueillies chez les Dogon du Soudan français par les missions Griaule et la mission Paulme-Lifchitz[47] », et donne effectivement à voir de nombreux masques et serrures dogon, elle présente également des statuettes en pierre kissi collectées en Guinée française par Georges Waterlot, des sièges et des poids à peser l'or collectés par Henri Labouret en Côte-d'Ivoire, ou encore des poteries sao collectées au Cameroun par Marcel Griaule et Jean-Paul Leboeuf.

Ainsi, alors même que les membres des missions Sahara-Soudan et Paulme-Lifchitz portaient un regard similaire sur les objets, sur leur collecte et sur leur sélection, ils n'ont pas pu ou souhaité travailler

de conserve à la préparation d'une exposition qui aurait été exclusivement consacrée aux Dogon, et plus précisément encore à leurs (beaux) objets en bois sculptés. Sans doute certaines communautés de vues se doublaient-elles de trop profondes divergences. Car si la mission Paulme-Lifchitz est bien une mission de l'Entre-deux-guerres, elle est aussi une mission féminine qui a, à ce titre, fait un certain nombre de propositions différentes de celles qui l'avaient précédée.

Notes

1. Lettre du 7 février 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

2. Lettre du 22 mars 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 72.

3. Lettre du 11 mars 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

4. Brouillon d'une lettre du 19 mars 1935 de Deborah Lifchitz à une collègue, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (5).

5. Lettre du 6 avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, pp. 19-20.

6. Lettres du 6 avril et du 1er mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 19 et pp. 25-26.

7. Lettre du 14 février 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

8. Lettre du 29 mars 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 17.

9. Lettre du 6 avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 19.

10. Communication orale de Denise Paulme à Annie Dupuis, rapportée dans « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du Musée de l'Homme en 1936 », *Cahiers d'études africaines*, vol. 39, n° 155-156, p. 515.

11. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, p. 9.

12. Ambibe ne sera cependant pas aussi important pour la mission Paulme-Lifchitz qu'il l'avait été pour les missions Dakar-Djibouti et Sahara-Soudan.

13. Denise Paulme, *Organisation sociale des Dogon*, Paris, Jean-Michel Place, 1988, p. 7.

14. Fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

15. Y figure également le statut de circoncis ou de non-circoncis des plus jeunes, Abara et Kéné.

16. Lettre du 1er avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, pp. 18-19.

17. Bien que l'édition des *Lettres de Sanga* soit due à Denise Paulme, elle n'a pas jugé bon de les croiser avec celles de son futur mari, qu'elle avait probablement conservées, mais qui n'ont jamais été retrouvées après sa mort.

18. Lettre du 18 juillet 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 49.

19. Lettre du 4 mai 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

20. Lettre du 15 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 31.

21. Lettre du 27 avril 1935 d'André Schaeffner à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 11.80.

22. Le hogon est un chef politico-religieux.

23. Lettre du 28 avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, pp. 23-24.

24. Lettre du 28 avril 1935 à sa famille, Fonds Deborah-Lichitz, MDCXI (5). Notre traduction.

25. Le *lebe* est une puissance chtonienne garante des terres cultivées et étroitement liée à la figure du hogon.

26. Lettre du 16 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992.

27. Lettre du 11 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 29.

28. Lettre du 16 mai 1935 de Denise Paulme à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 80.

29. Certains déplacements étaient même motivés par la quête d'objets.

30. Lettre du 11 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, pp. 29-30.

31. Lettre du 22 mars de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 74.

32. Voir *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1934, repris dans *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1996 (éd. Jean Jamin), pp. 191 *sq.*

33. Lettre du 1er mars 1935 de Denise Paulme à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 67.

34. Lettre du 19 mars de Denise Paulme à Michel Leiris, Paris, Fourbis, 1992, p. 71.

35. Communication orale de Denise Paulme à Annie Dupuis, rapportée dans « Correspondance de Deborah Lifchitz et Denise Paulme avec Michel Leiris » (Annie Dupuis, *Gradhiva* , n° 3, 1987, p. 52).

36. Voir Marianne Lemaire, « Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme », 2010, *L'Homme* 193, p. 57.

37. Voir *infra*.

38. Lettre du 8 février 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 64.

39. Lettre du 17 juin 1935 de Georges Henri Rivière à Denise Paulme et Deborah Lifchitz, AMH, 2 AM1 M2a.

40. Lettre du 18 août 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, AMH, 2 AM1 K75d.

41. Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, AMH, 2 AM1 K75d.

42. Voir l'étude d'Éric Jolly dans cette même collection.

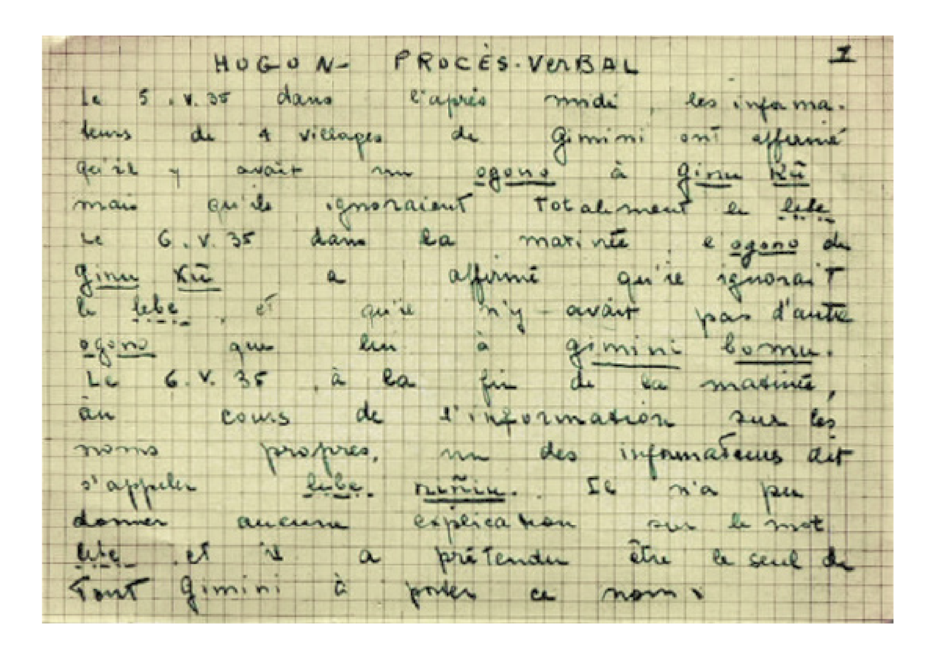
43. Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, AMH, 2 AM1 K75d.

44. Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, AMH, 2 AM1 K75d.

45. D'autres chercheures s'y emploieront, quelques dizaines d'années plus tard. Voir notamment Geneviève Calame-Griaule, Annie Dupuis, Francine Ndiaye, *Serrures dogon, analyse ethno-morphologique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1976 (micro-édition).

46. En juillet 1935, Lutten écrit à Lifchitz et Paulme que les caisses d'objets collectés par la mission Sahara-Soudan se trouvent toujours à Bamako, mais que « cela n'a pas grande importance car l'exposition des dogons est naturellement remise "sine die", comme vous le savez, par suite de la démolition du Troca. » (fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI [5]).

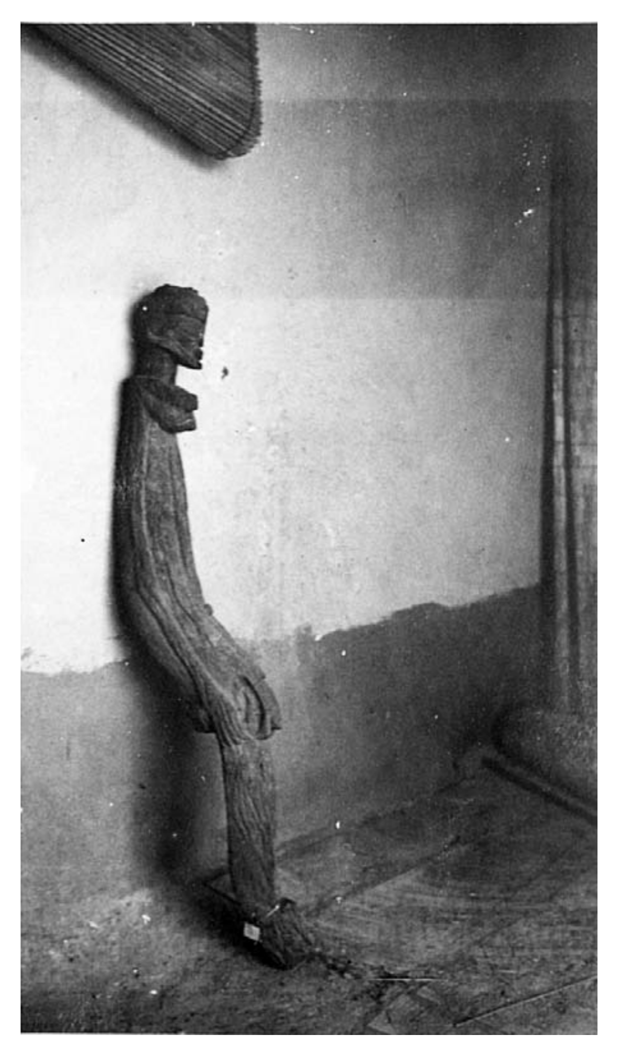
47. Fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (3).

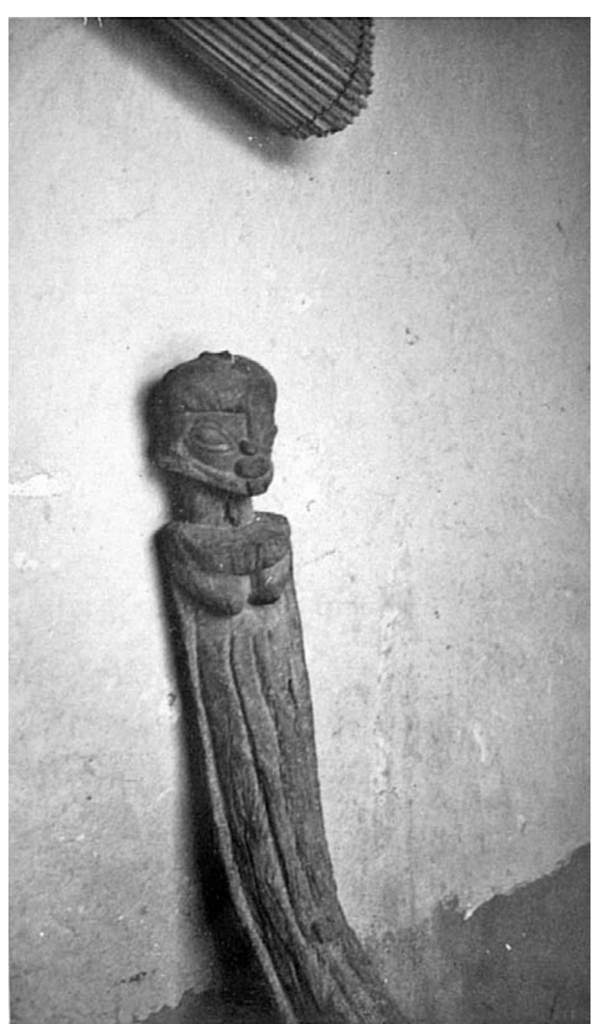


HOGON- PROCÈS-VERBAL 1

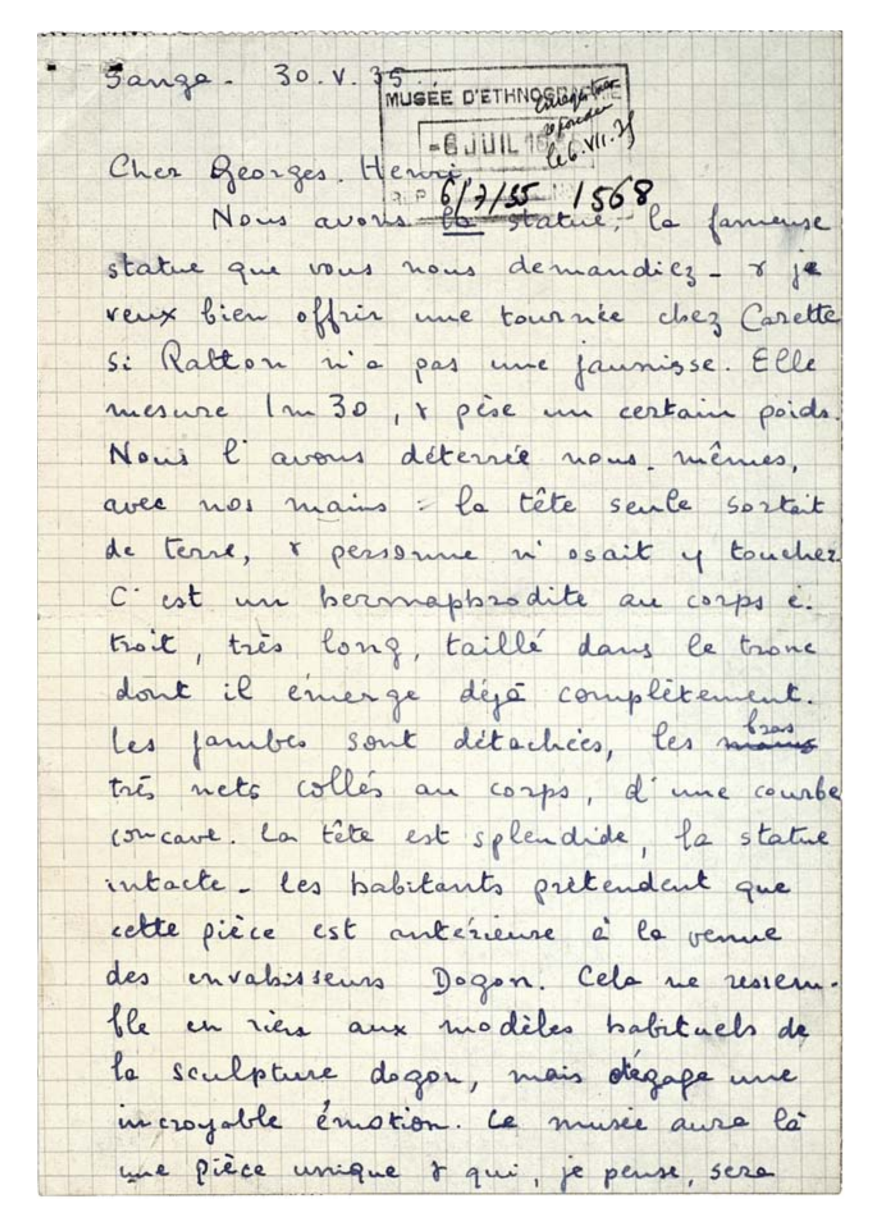
Le 5.V.35 dans l'après midi, les informateurs de 4 villages de gimini ont affirmé qu'il y avait un ogono à gimu Kũ mais qu'ils ignoraient totalement le lebe.
Le 6.V.35 dans la matinée l'ogono de gimu Kũ a affirmé qu'il ignorait le lebe et qu'il n'y avait pas d'autre ogono que lui à gimini bomu.
Le 6.V.35 à la fin de la matinée, au cours de l'information sur les noms propres, un des informateurs dit s'appeler lebe. nĩnu. Il n'a pu donner aucune explication sur le mot lebe et il a prétendu être le seul de tout gimini à porter ce nom.

ill. 4 : Première des huit fiches intitulées « Hogon-Procès verbal » que Deborah Lifchitz a rédigées à la suite d'une enquête dans la région de Guimini, (fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense).





ill. 5 : Deux photographies du « bébé dogon » prises sur le terrain par Deborah Lifchitz ou Denise Paulme et envoyées par courrier à Georges Henri Rivière (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).



Sangha. 30. V. 35.

MUSÉE D'ETHNOG
-6 JUIL
6/7/35 1568

Cher Georges Henri,

Nous avons ~~la statue~~, la fameuse statue que vous nous demandiez – & je veux bien offrir une tournée chez Carette si Ratton n'a pas une jaunisse. Elle mesure 1m30, & pèse un certain poids. Nous l'avons déterrée nous-mêmes, avec nos mains : la tête seule sortait de terre, & personne n'osait y toucher. C'est un hermaphrodite au corps étroit, très long, taillé dans le tronc dont il émerge déjà complètement. Les jambes sont détachées, les ~~mains~~ bras très nets collés au corps, d'une courbe concave. La tête est splendide, la statue intacte – les habitants prétendent que cette pièce est antérieure à la venue des envahisseurs Dogon. Cela ne ressemble en rien aux modèles habituels de la sculpture dogon, mais dégage une incroyable émotion. Le musée aura là une pièce unique & qui, je pense, sera

ill. 6, feuillet 1 : Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, dans laquelle elle lui fait part de la découverte de la statue et de ses projets d'exposition sur l'art dogon (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).

vite célèbre.

Nous avons aujourd'hui une centai-
ne de <u>très bonnes</u> sculptures anciennes,
statuettes, masques, <u>do laba</u> ; sur ces
100, 70 magnifiques serrures, qui non
seulement sont excellentes en elles mê-
mes, mais forment un ensemble qui
permet l'étude de toute une stylisa-
tion, depuis la serrure surmontée de
2 personnages, jusqu'au simple motif
géométrique, carré, triangle ou losange
où la tête humaine se simplifie à l'
extrême. Vous voyez que nous n'avons
pas perdu notre temps depuis deux mois;
avec ce qu'il possède déjà, le Troca va
avoir là un ensemble d'une insoup-
çonnable richesse.

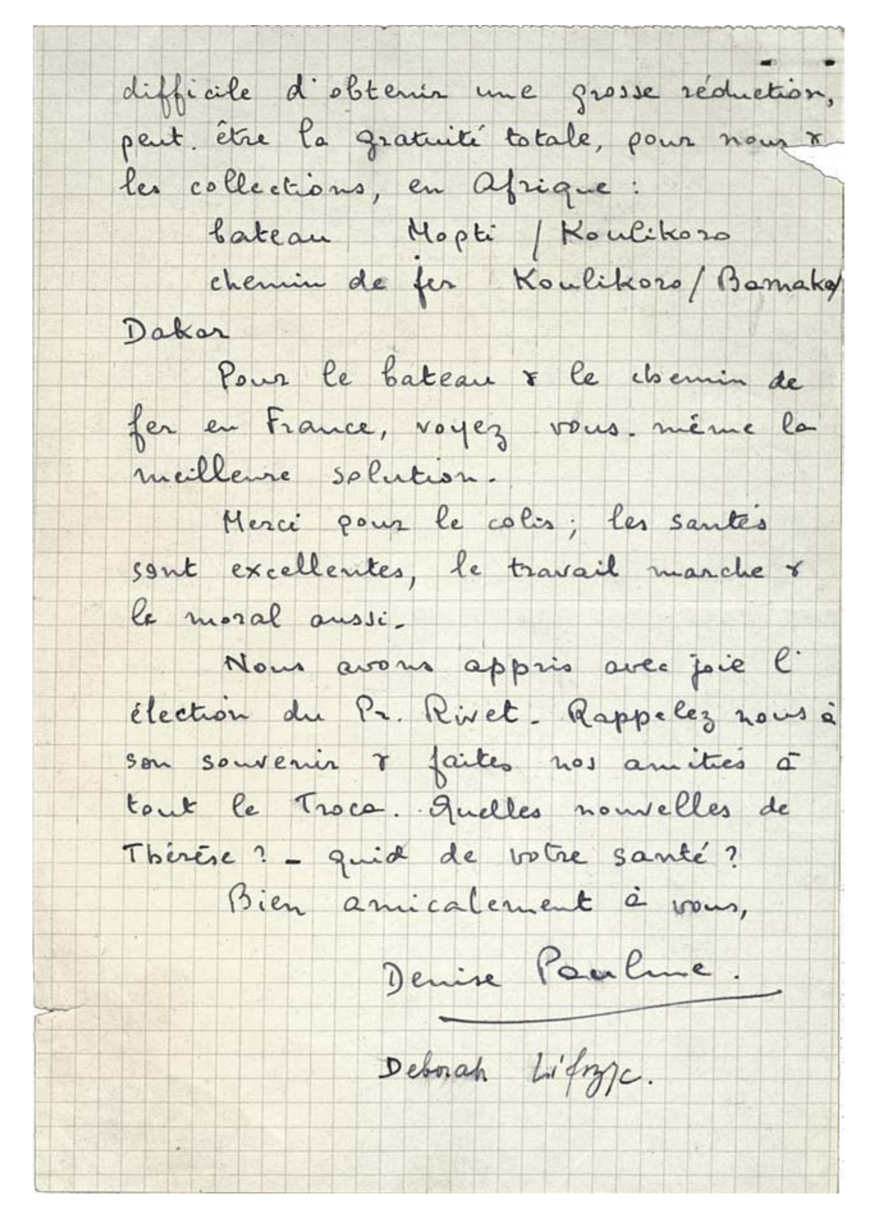
Nous pensons donc qu'il serait dé-
solant d'exposer, à côté des masques
de Griaule, à côté d'objets comme ceux
que nous vous rapportons, l'inévitable
„bric-à-brac" qui fait partie de
toutes les missions (jeux, amulettes,

ill. 6, feuillet 2 : Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, dans laquelle elle lui fait part de la découverte de la statue et de ses projets d'exposition sur l'art dogon (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).

pagnes quelconques, bonnets de jumeaux, etc...) & nuirait à la valeur de ce magnifique ensemble. Il nous semble, qu'il serait plus utile pour le Musée de sortir, à l'occasion de la mission Griaule, les plus belles pièces de Desplagnes & de Labouret, & de présenter au public une manifestation d'art sous le titre „Masques & Sculptures Dogon" ou quelque chose d'approchant. Ce n'est qu'une suggestion, & nous ne doutons pas que vous n'ayiez vous-même plusieurs idées d'ici le moment de l'exposition.

Ne vous en faites pas pour le transport des objets, nous nous débrouillerons. Mais nous vous serions très reconnaissantes de vous occuper, dès avant les vacances, de notre voyage de retour ; nous voudrions en effet quitter Sanga vers le 15 septembre pour ne pas rentrer trop tard à Paris. Nous croyons qu'il ne sera pas très

ill. 6, feuillet 3 : Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, dans laquelle elle lui fait part de la découverte de la statue et de ses projets d'exposition sur l'art dogon (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).



difficile d'obtenir une grosse réduction, peut être la gratuité totale, pour nous & les collections, en Afrique :

bateau Mopti / Koulikoro

chemin de fer Koulikoro / Bamako / Dakar

Pour le bateau & le chemin de fer en France, voyez vous même la meilleure solution.

Merci pour le colis ; les santés sont excellentes, le travail marche & le moral aussi.

Nous avons appris avec joie l'élection du Pr. Rivet. Rappelez nous à son souvenir & faites nos amitiés à tout le Troca. Quelles nouvelles de Thérèse ? – quid de votre santé ?

Bien amicalement à vous,

Denise Paulme.

Deborah Lifszyc.

ill. 6, feuillet 4 : Lettre du 30 mai 1935 de Denise Paulme à Georges Henri Rivière, dans laquelle elle lui fait part de la découverte de la statue et de ses projets d'exposition sur l'art dogon (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).

Une mission féminine

Tout se passe comme si les principales caractéristiques et particularités de la mission Paulme-Lifchitz découlaient de l'identité sexuée des deux ethnologues qui la conduisaient. Nous allons voir en effet que parce qu'elles sont des femmes, Denise Paulme et Deborah Lifchitz effectuent une mission de longue durée, au cours de laquelle elles vont se familiariser avec la langue, nouer un autre type de relations avec les villageois de Sanga, et travailler sur des sujets d'une autre nature que ceux privilégiés jusque-là par leurs confrères africanistes.

De longs séjours sur le terrain

Dans la période de l'Entre-deux-guerres, les femmes ont bien souvent réalisé, avec une collègue du même sexe, des missions plus longues que celles de leurs collègues du sexe opposé. Jeanne Cuisinier accomplit ainsi en compagnie de Véra Sokoloff une mission d'un an en Malaisie en 1932, puis, avec Lucienne Delmas, une mission de dix-huit mois au Vietnam en 1937-1938. Entre 1934 et 1940, Germaine Tillion passe plus de trois ans dans les Aurès, où Thérèse Rivière travaille également presque aussi longtemps. Quant à Germaine Dieterlen et surtout Solange de Ganay, elles mènent en 1937, dans la région de Sanga où elles ont succédé à Deborah Lifchitz et Denise Paulme, des missions qui ont respectivement duré quatre et huit mois, ce qui reste considérable en comparaison des séjours très brefs de leur principal collaborateur, Marcel Griaule. Peut-être les femmes avaient-elles davantage de preuves à apporter quant à leur vocation d'ethnologue, parmi lesquelles un terrain plus long que celui de leurs collègues masculins. Peut-être aussi avaient-elles intériorisé trop de doutes concernant leur propre vocation pour s'autoriser à écourter leur travail de terrain : Germaine Tillion a ainsi justifié la longueur de ses missions par l'interdiction qu'elle s'imposait à elle-même de rentrer en métropole avant d'avoir réuni une documentation suffisamment importante à ses yeux [1]. Probablement encore toutes ces femmes ethnologues ont-elles été plus réceptives aux recommandations de leur professeur Marcel Mauss, qui préconisait des missions de terrain longues et intensives pour être en mesure d'appréhender l'ensemble des faits sociaux. Toutes, en effet, ont été ses élèves, et beaucoup d'entre elles, telles Jeanne Cuisinier, Germaine Tillion ou Denise Paulme, en ont été très proches [2]. Denise Paulme regrette ainsi

de ne pouvoir prolonger son séjour en pays dogon pour satisfaire aux exigences de son professeur. Elle écrit à André Schaeffner : « Je lis l'article de Mauss et reste frappée de la profondeur, de la justesse de vues ; mais ce qu'il propose est un idéal que nous ne pouvons espérer atteindre, restant quelques mois seulement sur place[3]. »

Rester sept mois de plus que Griaule sur le terrain permettra néanmoins à Deborah Lifchitz et Denise Paulme de donner une orientation particulière à leurs relations avec les habitants de Sanga. La longueur et le caractère intensif de leur mission leur ont en effet permis de nouer de véritables liens avec la population. Car leur attitude à l'égard des Dogon ne s'est pas résumée à une froide lucidité mêlée de pragmatisme. Les conversations et les contacts un peu rudes dont il a été question plus haut se sont produits dans les premiers temps de leur séjour, et en dehors de leur village de résidence. À mesure que le temps s'est écoulé, les deux ethnologues ont de plus en plus régulièrement exprimé le bonheur ressenti à discuter sous un arbre avec les villageois, à être acceptées partout et par tous, ou même à être qualifiées de « bêtes » par un informateur que leur compréhension trop lente agaçait[4]. Il arrive en effet un moment où Deborah Lifchitz et Denise Paulme, conscientes des résultats déjà obtenus, ne se soucient plus autant qu'au début de leur mission d'accumuler des objets et des informations ou de découvrir de nouveaux secrets, mais profitent simplement de la compagnie de ceux dont elles sont devenues très proches : « Je ne travaille plus beaucoup », écrit Denise Paulme à André Schaeffner, « c'est-à-dire que je ne fais plus beaucoup de fiches ; mais je passe des heures sous un baobab avec nos amis, en jouant avec le fils d'Ambara ou celui d'Apama ; nous ne parlons pas, mais nous nous comprenons. Le résultat matériel de ces journées n'est peut-être pas énorme – quoiqu'à voir le nombre de fiches – mais pour moi elles sont sans prix : ici enfin, j'aurai trouvé ce que j'ai si longtemps cherché, la paix avec moi-même, le calme intérieur, et des relations possibles avec d'autres hommes. »[5] Il n'en va pas autrement pour Deborah Lifchitz, qui trouve en pays dogon ce qu'elle n'avait pas trouvé en Abyssinie, où elle était trop accaparée par son rôle d'assistante de Griaule, par les manuscrits qu'elle devait collecter et traduire, ainsi que par différentes tracasseries administratives que le contexte colonial, en pays dogon, leur épargne en partie. Elle confie à sa mère et à sa sœur que « ce voyage est tout à fait différent de celui d'Abyssinie. En Abyssinie il y avait une foule d'aventures, ici c'est comme si rien du tout ne se passait : il n'existe que la vie communautaire et notre relation avec la psychologie indigène, notre effort pour la comprendre. En Abyssinie j'ai moins travaillé avec les indigènes, peut-être parce que j'avais moins d'expérience. Ici, même si je ne comprends pas leur point de vue, en tout cas il ne m'étonne pas, et j'essaie de le comprendre : quoi qu'il en soit, il n'est pas inférieur au nôtre, et leur psychologie n'est pas plus primitive que la nôtre[6]. » Les deux ethnologues

n'évoquent donc pas leur départ de Sanga sans une immense tristesse. Plusieurs années plus tard, alors qu'elle rédige l'introduction de son livre consacré aux Dogon, Denise Paulme se souvient des émotions ressenties au moment de quitter le village :

> Comment oublier les indigènes jeunes et vieux, auprès desquels nous avons vécu neuf mois, qui furent nos collaborateurs de chaque instant, qui furent aussi un peu nos amis : Gyem le placide, Ambara le rusé, Apama l'entêté ; Antandou, Kéné, le petit Abara… je les revois tous. Je revois le premier soir, notre arrivée dans la nuit, la foule noire où je me sentais perdue. Je revois le départ : après avoir tant parlé, nous ne pouvons plus rien dire, les uns ni les autres ; l'auto nous emporte, quelques mètres encore, un tournant – c'est fini[7].

Organisation sociale et littérature orale

Rester sept mois de plus que Griaule sur le terrain permet également à Deborah Lifchitz et Denise Paulme de travailler sur des sujets très différents des siens, ainsi que de ceux auxquels leur entourage souhaitait les voir s'intéresser. Les deux ethnologues ont en effet vu peser sur elles des attentes très précises concernant l'objet d'étude qu'elles devaient privilégier : en tant que femmes, elles étaient supposées recueillir prioritairement des données sur la vie féminine. Griaule annonce ainsi avec beaucoup de satisfaction aux journalistes auxquels il accorde des entretiens à la veille du départ de la mission Sahara-Soudan que « de jeunes et brillantes spécialistes » l'accompagneraient, et qu'elles auraient pour objectif de se pencher sur la vie féminine, et ce faisant sur les « multiples aspects de la vie indigène [qui] échappent à l'investigation de missions qui sont composées uniquement d'hommes[8] ». De son côté, Marcel Mauss ne leur demande pas seulement de travailler sur les femmes dogon, mais aussi d'étudier leurs institutions les plus secrètes. À son grand regret, Denise Paulme, qui des deux ethnologues semble avoir été la plus soucieuse de répondre à cette attente[9], ne trouve pas la trace de telles institutions en pays dogon, ni ne parvient à réunir toutes les informations qu'elle aurait souhaité obtenir sur la vie féminine : « Tant pis pour les femmes », écrit-elle ainsi à André Schaeffner, « je fais mon possible, c'est maigre dans une société où les femmes quittent leur famille à douze ans[10] ». Pour expliquer ce qu'elle perçoit comme un échec, Denise Paulme invoque le problème de la langue et l'impossibilité d'aborder des questions proprement féminines avec des hommes ou des petits garçons pour interprètes[11]. Elle est aussi consciente que les Dogon ne la perçoivent pas tout à fait comme une femme :

> Il ne faut pas espérer que nous puissions travailler avec les femmes : pour les gens d'ici, il n'y a pas grande différence entre les hommes blancs et nous : nous posons le même genre de questions, menons la même vie, entrons dans les cavernes de masques, montons à cheval. En quoi, pour eux, sommes-nous des femmes ? Je n'ai d'ailleurs pas du tout l'impression qu'il existe actuellement une société de femmes. Il faudrait beaucoup plus d'intimité que n'en suppose un séjour de quatre mois, une grande connaissance de la langue, peut-être même un mari et des enfants. Mais nous ne sommes pas les Mac Kinney [12].

Mais être perçues comme des hommes plutôt que comme des femmes n'est-il pas précisément ce que Denise Paulme et Deborah Lifchitz recherchaient, pour être légitimes aux yeux non seulement des Dogon, mais aussi de leurs collègues ? Il est en effet probable que les deux jeunes femmes ont préféré se dégager des attentes trop restrictives que leur discipline faisait peser sur elles, et accroître leur légitimité en se rapprochant de la figure proprement masculine de l'ethnologue et du scientifique. Pas plus que leurs collègues masculins travaillant comme elles en pays dogon, Deborah Lifchitz et Denise Paulme n'auront exclusivement travaillé sur la vie féminine. Mais elles n'auront pas non plus travaillé, et cette fois contrairement à eux, sur les institutions religieuses, ni n'auront été soucieuses de mettre au jour la part de mystère qui les entourait.

Plutôt qu'une documentation portant exclusivement sur la vie religieuse ou féminine, Denise Paulme s'emploie en effet à recueillir des informations sur les multiples aspects de la vie économique et sociale des Dogon. De retour à Paris, elle est en mesure de rédiger une thèse volumineuse, qu'elle soutient le 25 mai 1940 et publie la même année sous le titre *Organisation sociale des Dogons*. Le fait que, dans le prolongement de sa licence, Denise Paulme se soit inscrite en thèse à la faculté de droit sous la direction de René Maunier explique également que ses thèmes de recherche se soient à ce point distingués de ceux de ses collègues africanistes. La jeune ethnologue était en outre plus sensible que beaucoup de ses contemporains aux travaux récents des anthropologues britanniques et américains. Denise Paulme avait en effet une bonne maîtrise de la langue anglaise, qui l'a conduite à s'intéresser très tôt aux recherches de ses collègues anglo-saxons, parmi lesquels Bronislaw Malinowski, Edward Evans-Pritchard et Robert Sutherland Rattray [13]. Aussi est-ce d'un ouvrage non encore traduit de Malinowski, *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, qu'elle rend compte en 1933, s'exerçant de ce fait à rédiger un première recension technique et scientifique à la demande de son professeur Marcel Mauss [14].

Mais, comme Michel Leiris l'a souligné dans le texte qu'il lui a consacré, l'ouvrage de Denise Paulme n'a pas seulement le mérite, par rapport aux textes africanistes qui lui sont contemporains, de

s'attacher à décrire « l'armature de l'ensemble des institutions » dogon [15] ; il s'en distingue également par l'attention qu'il porte à leur évolution. L'influence européenne et ses conséquences sur l'organisation sociale dogon ne sont pas en effet absentes des travaux de Denise Paulme, et il s'en est même fallu de peu qu'elle ne se penchât sur le thème même de la colonisation. La jeune ethnologue amorce une démarche, originale sinon inédite pour l'époque, en se rendant à Bandiagara pour y consulter les archives de la colonisation. Malheureusement, elle n'a pas eu accès à autant de documents qu'elle aurait souhaité, les autorités coloniales prétextant le déménagement de certains dossiers pour ne pas les lui communiquer.

Deborah Lifchitz, de son côté, n'a peut-être pas toujours été aussi convaincue que son amie de séjourner dans une société soumise à des influences et des transformations. Dans les premiers temps de son séjour à Sanga tout au moins, elle a le sentiment de vivre dans une société comme suspendue dans le temps, ou située hors de lui :

> Il y a trente ou quarante ans, la vie ici était la même, rien n'a changé. Les premiers européens y étaient comme nous. Le temps semble ne pas bouger du tout, chaque jour est quelque chose d'entier, sans lendemain. Chaque minute est une éternité [16].

Deborah Lifchitz travaille par ailleurs sur les thèmes privilégiés par les membres de la mission Sahara-Soudan, et souvent en collaboration avec eux, jusqu'à ce qu'ils quittent Sanga. Parmi les documents de la mission dirigée par Griaule figurent ainsi une soixantaine de fiches de la main de Deborah Lifchitz [17], sur des thèmes aussi différents que les animaux, le marché, la circoncision, la mort, les règles ou le totémisme, et sur lesquels travaillent également Hélène Gordon, Solange de Ganay, Éric Lutten et Marcel Griaule.

Il faut que la mission Sahara-Soudan quitte Sanga pour que Deborah Lifchitz s'autorise à se concentrer sur son domaine de prédilection : la littérature orale. S'étant de plus familiarisée avec la langue, elle peut alors s'employer à recueillir, transcrire et traduire des paroles et dits qu'elle ne sélectionne pas seulement dans le champ religieux comme les priorités de Griaule auraient pu l'y inciter, mais dans des champs très divers de la vie sociale et économique dogon. Elle réunit un important corpus de textes qui, s'il inclut des prières ou des chants associés à des rituels, comprend également des chants de divertissement et de travail, des berceuses, des devinettes, des contes ou des récits de fondation de village. Elle réalise en outre une vaste enquête sur les noms, étudiant leur étymologie et les raisons ou circonstances de leur attribution, ainsi qu'un premier dictionnaire français-dogon.

En parallèle avec ses travaux sur la littérature orale, Deborah Lifchitz recueille également des informations sur des sujets plus proches des préoccupations de Denise Paulme, et donc susceptibles d'étayer les enquêtes de celle-ci. Un nombre considérable de fiches rédigées par Deborah Lifchitz porte ainsi sur l'agriculture, la famille, la figure du hogon ou l'institution du *lebe* qui lui est associée. Réciproquement, Denise Paulme s'est beaucoup intéressée à la littérature orale, et de même que Deborah Lifchitz, a recueilli de très nombreux chants, devinettes et contes[18]. Une telle collaboration sur le terrain, un tel partage des centres d'intérêt et un tel souci de chacune pour les recherches de sa collègue trouvent leur prolongement et se concrétisent, au retour de la mission, par la publication de plusieurs articles sous leurs deux noms. À la différence de la mission Sahara-Soudan qui ne donne lieu à aucune publication commune[19], la mission Paulme-Lifchitz aboutit à l'écriture de trois articles signés par ses deux membres, portant pour l'un sur les fêtes des semailles, et pour les deux autres, sur la littérature orale[20].

C'est ainsi parce qu'elle est entreprise par deux femmes que la mission Paulme-Lifchitz est une mission de longue durée, au cours de laquelle ses membres ont la possibilité de se rapprocher de leurs informateurs, et avec eux, de travailler à réunir des matériaux sur l'ensemble des institutions dogon. Mais c'est aussi parce qu'elle est entreprise par deux femmes que la mission Paulme-Lifchitz a entretenu des relations tendues avec l'administration coloniale.

Des femmes et des administrateurs coloniaux

L'attente formulée par les ethnologues de l'Entre-deux-guerres vis-à-vis de leurs collègues féminines en les incitant à enquêter sur les femmes en dissimulait certainement une autre : celle de l'administration coloniale. Car si les femmes colonisées ont tout d'abord été un sujet de préoccupation pour les missionnaires qui voyaient en elles des vecteurs indispensables de la foi chrétienne, elles suscitent dès les années 1920 l'intérêt des colonisateurs, auxquels il apparaît que l'économie coloniale dépend de l'existence d'un bassin de main d'œuvre : dans une perspective résolument populationniste, les femmes sont placées au cœur d'une vaste politique sanitaire. L'arrivée au pouvoir, en 1936, du gouvernement du Front populaire n'a pas créé de rupture profonde dans la politique coloniale française, ni un réaménagement radical de celle-ci ; elle entraîne toutefois le renouvellement de l'attention portée aux questions sociales, et avec elles, aux femmes[21]. Or, cet intérêt de l'administration coloniale pour les colonisées s'est bien souvent vu confier à d'autres femmes, par le biais d'une version féminine de la

mission civilisatrice, selon laquelle les Européennes étaient invitées à venir dans les colonies pour non seulement « tenir compagnie » aux administrateurs coloniaux en place, mais pour soigner et éduquer ces autres femmes qu'on ne saurait dire être cependant leurs consœurs. Dans ce contexte où les femmes colonisées présentaient un intérêt volontiers délégué par les colonisateurs à des colonisatrices, il est probable que dans le même temps où elles étaient encouragées à travailler sur la vie féminine, les femmes anthropologues étaient également pressenties par l'administration coloniale pour remplir elles aussi une mission civilisatrice *au féminin*, en enquêtant sur les sujets qui pouvaient les intéresser.

C'est ce dont semble témoigner un article de presse que Robert Delavignette, administrateur-ethnographe, consacre à Deborah Lifchitz et à Denise Paulme alors qu'elles se trouvent sur le terrain. Dans cet article intitulé « Les deux D. », Delavignette (ill. 7) les associe effectivement à ces femmes qui, en Afrique, exerçaient des fonctions sanitaires ou éducatives plutôt que scientifiques. Il les décrit en ces termes :

> On s'est préparé sérieusement à connaître les Dogon, on a lu Desplagne et Delafosse et une étude de Robert Randau. On a pris tous les renseignements qu'on pouvait sur le pays et sur les mœurs. On commence à savoir son métier d'enquêteuse africaine ; on cherchera à faire parler les femmes et, pour gagner leur confiance, on soignera les enfants. […] On est deux jeunes blanches au service de l'Afrique noire. Comme d'autres sont infirmières-visiteuses […], institutrices ou tout simplement femmes de coloniaux, on est ethnographe et passionnée d'Afrique[22].

Dans la perspective de Delavignette, deux jeunes femmes métropolitaines vont donc rapporter des informations, et des informations si possible « confidentielles », sur leurs consœurs colonisées, et elles le feront comme l'ont fait avant elles les sages-femmes, les infirmières, les enseignantes ou les épouses des administrateurs coloniaux. Il s'agit certes là d'un article écrit par un administrateur alors en poste en métropole. Mais sur place également, Denise Paulme et Deborah Lifchitz ont dû répondre à des demandes révélatrices des attentes précises de l'administration coloniale. En visite à Mopti, elles sont ainsi invitées à dire ce qu'elles pensent du « rôle des Dogons dans la repopulation de la France[23] ». Et, quelques semaines plus tard, elles reçoivent un courrier de Bandiagara où il leur est demandé, comme on l'aurait demandé à des institutrices, de donner aux petits écoliers de Sanga une conférence sur la nécessité d'une « union étroite entre la France et ses colonies pour surmonter la crise économique[24] ». Il semble que ce courrier stipulait également qu'elles devaient rappeler aux enfants l'obligation de payer les impôts… Denise Paulme écrit en effet à André Schaeffner : « Nous ferons demain aux enfants de l'école une conférence dont nous garderons le texte pour votre édification à tous, elle se termine par une belle exhortation à payer l'impôt[25]… »

Incapables de voir en elles des scientifiques, les administrateurs coloniaux ne perçoivent en Deborah Lifchitz et Denise Paulme *que des femmes*. À ce titre, elles suscitent leur curiosité : les visites au campement où elles résident se succèdent, qui n'ont d'autres vues que d'évaluer leur résistance à l'expérience de la vie en brousse. Le commandant de cercle, le secrétaire général des colonies et cinq sergents-chefs dont deux accompagnés de leur épouse viennent tour à tour s'étonner qu'elles ne se soient pas encore crêpées le chignon et qu'elles résistent au régime alimentaire. Bien des années plus tard, Denise Paulme se souvenait encore qu'« en 1935, la présence de deux femmes européennes seules effectuant un séjour prolongé dans un village éloigné parut un scandale au petit monde de Mopti et de Bandiagara qui ne s'expliquait pas nos motifs. Nous n'eûmes que trop de visites de la part de fonctionnaires blancs dont la sollicitude cachait mal la curiosité. Nous respirâmes lorsque, à la suite d'un orage plus violent, les ponts furent rompus et la route coupée, comme chaque année jusqu'en octobre[26]. »

Mais il est également arrivé que la curiosité cède la place à la séduction. C'est ainsi qu'au mois de juin 1935, Deborah Lifchitz et Denise Paulme reçoivent d'un de leurs visiteurs, Marie-Alphonse Flottes de Pouzols, secrétaire général des colonies au moment de son passage à Sanga, mais promu depuis au rang de gouverneur par intérim de la Côte-d'Ivoire, une lettre au ton aussi résolument enjôleur que paternaliste. Après avoir exprimé aux deux ethnologues son regret de n'avoir pu se placer « sous leur bienfaisante protection » contre les moustiques en se réfugiant « avec son lit entre les deux leurs », le gouverneur leur fait part du refrain qu'il a composé à leur intention, et qu'il les invite à chanter sur l'air de « La Paimpolaise[27] » :

J'aime Sanga et sa falaise
Son campement et sa mission
La Française et la Polonaise
Rencontrées au pays Dogon[28] !!!

Denise Paulme ne parle pas de cette lettre à celui qui va devenir son mari. Mais elle lui dit quelque chose qui laisse à penser qu'elle l'a bien reçue, deux semaines après qu'elle a été écrite : « Deux filles seules sont mal placées pour voir les coloniaux sous un jour favorable… Tu ne jugeras point[29]. »

Mais Denise Paulme et Deborah Lifchitz ne dénoncent pas seulement la misogynie des administrateurs coloniaux. Elles les décrivent également comme des individus incapables de comprendre l'existence qu'elles ont choisi de mener ; de leur côté, elles jugent très sévèrement leur

mode de vie, et tout particulièrement leur penchant très prononcé pour l'alcool. Après trois jours passés à Mopti, Denise Paulme écrit :

> Nous sommes descendues à Mopti samedi et remontées mardi soir, bien lasses : trois nuits blanches, chaleur écrasante, plus dure que le soleil d'ici, whisky et champagne, foie gras et dinde truffée – et morue – nous ont rendues malades, ce que n'avaient pas fait trois mois de Sanga. On ne subit pas impunément, sans aucun répit, des discours roulant sur l'absurdité de notre régime (pas de glace, pas d'alcool), sur l'inutilité de notre travail, la nécessité de descendre tous les mois à Mopti, la sécheresse de nos notes et les contes que nous racontent les indigènes. […] Tu connais Deborah, son courage, son équilibre, nous sommes malades toutes les deux, sans force physique, sans plus aucun entrain [30].

Deborah Lifchitz partage effectivement le point de vue de son amie :

> Pour les gens qui résident en permanence dans les colonies, la sieste après le déjeuner, les vins, les liqueurs, les glaçons etc. sont un impératif. Quand ils arrivent ici, ils trouvent tout le monde à la tâche, en grande conversation avec les indigènes, et travaillant toute la journée. C'est pour cette raison que nous avons une réputation de fous, ce qui nous amuse beaucoup [31].

Toutefois, il arrive un moment où l'ethnologue perd son sens de l'humour. Elle pense dans un premier temps être devenue elle-même « sauvage » : « De temps en temps il y a des Européens qui arrivent, mais c'est la calamité du genre humain. Donc comme vous le voyez, je suis devenue complètement sauvage. Malgré ma sauvagerie je vous embrasse très fort. » [32] Puis elle penche pour une autre possibilité, selon laquelle les véritables sauvages pourraient être les Blancs : « Tout cela est plus compliqué que je ne puis l'expliquer », écrit-elle, « mais en comparaison avec certains indigènes, la plupart des Blancs semblent être sauvages et primitifs [33]. » Quant à Denise Paulme, elle se demande, à la suite de la visite d'administrateurs qui lui laisse « une impression de sauvagerie », « quelle est donc la définition du mot : barbares […] » [34].

Comme leurs collègues masculins, Denise Paulme et Deborah Lifchitz ont donc largement bénéficié des facilités offertes par la situation coloniale et se sont gardées de porter un regard trop réprobateur sur les principes même de la colonisation. Mais contrairement à eux, elles ont critiqué avec virulence ceux qui, sur le terrain, la mettaient en œuvre, jugeant leur comportement aussi déplacé vis-à-vis d'elles-mêmes qu'à l'égard des populations colonisées avec lesquelles elles étaient finalement parvenues à tisser de véritables liens. Et elles se sont encore distinguées de leurs collègues masculins à leur retour, au moment de la mise en valeur de leur expérience de terrain.

Une mission discrète

À la suite de leur séjour de neuf mois sur le terrain, Deborah Lifchitz et Denise Paulme rédigent ensemble deux articles qui paraissent dès 1936 dans le *Journal de la Société des africanistes* et dans la *Revue de folklore français et de folklore colonial*, où est également publié un troisième article commun en 1938[35]. Sous son seul nom, Deborah Lifchitz publie encore deux articles, tandis que Denise Paulme en publie trois avant de terminer sa thèse et l'ouvrage monographique auquel elle a donné lieu[36]. La mission Paulme-Lichitz aboutit donc à un nombre important de publications scientifiques, à l'exclusion de publications d'une autre nature : à la différence de leurs collègues masculins, Deborah Lifchitz et Denise Paulme n'ont pas cédé à la tentation littéraire ni écrit de textes plus personnels que ne pouvaient l'être des articles scientifiques ou des ouvrages monographiques ; et comme la plupart des femmes ethnologues qui les entouraient, elles n'ont pas souhaité se présenter comme des exploratrices ou des aventurières, mais préféré apparaître comme de rigoureuses scientifiques[37]. Aucune trace, donc, dans le prolongement de la mission Paulme-Lifchitz, de textes parus dans des journaux ou des revues grand public, dans lesquels les deux ethnologues auraient décrit les risques encourus et vanté leurs exploits. Alors qu'elles se trouvent encore sur le terrain et que régulièrement, des rumeurs courent au musée selon lesquelles elles seraient affaiblies par leurs conditions de vie difficiles, elles se font un devoir de donner des nouvelles rassurantes. Denise Paulme écrit ainsi à Marcel Mauss :

> Les nouvelles ici sont bonnes. Les santés sont excellentes, le travail marche très bien, l'accueil dans les villages n'a rien de farouche ; notre cuisinier connaît nos faibles et nous n'avons rien à sacrifier de notre confort. Il fait maintenant très chaud, mais nous sommes tout à fait acclimatées et n'en souffrons pas. […] Nous aimons cette vie de plein air et de liberté, l'une autant que l'autre, c'est si bon de dormir sous les étoiles. Tout ceci n'est peut-être pas très « héroïque », mais nous n'y pouvons rien, heureuses de faire chaque jour ce qu'il nous plaît de faire, et rien d'autre[38].

C'est à peine si, à leur retour à Paris, Deborah Lifchitz et Denise Paulme s'autorisent à donner des interviews à des journalistes. Et quand il arrive à l'une d'elles de le faire, elle se garde bien de se mettre en avant ou d'évoquer des sujets dont elle ne serait pas la spécialiste. Deborah Lifchitz invite ainsi la journaliste qu'elle reçoit au musée au début de l'année 1936 (ill. 8) à s'adresser à Marcel Griaule pour obtenir des informations sur les masques dogons[39] :

> Mlle Lifchitz nous parle ensuite des rites étranges des Dogons ; mais elle se refuse, pour sa part, à nous entretenir des masques fameux de cette tribu.
>
> – Demandez des renseignements à M. Griaule…
>
> – C'est entendu. Nous nous proposons d'ailleurs de le faire bientôt.

À l'intention du grand public, Deborah Lifchitz et Denise Paulme donnent néanmoins, ensemble, un grand nombre de conférences. Elles présentent ainsi le même exposé intitulé « La journée d'un village soudanais » devant la Société des amis du Museum le samedi 11 janvier 1936 et devant le comité d'action coloniale de Rouen (dont fait partie le grand-père de Denise Paulme) le 12 février. Et c'est encore la même conférence qu'elles prononcent à de nombreuses reprises devant les lecteurs de la bibliothèque Forney. Mais sans doute ne se plient-elles régulièrement à cet exercice que pour des raisons financières. Ainsi qu'elle le répète souvent à sa famille dans les lettres qu'elle lui adresse, Deborah Lifchitz n'apprécie guère de parler en public :

> Enfin, la dernière partie de mon voyage, la plus ennuyeuse pour moi : ma conférence. Il y avait, d'après les comptes, 600 personnes. Et les organisateurs disaient que leur Société avait rarement rencontré un tel succès. J'ai rarement le trac, mais je m'ennuie infiniment. J'ai toujours envie de dire au public : messieurs, vous vous ennuyez, je m'ennuie également, alors dispersons-nous, ce n'est pas la peine de nous fatiguer. Malheureusement c'est impossible [40].

Les cartons d'invitation à ces conférences de Deborah Lifchitz et Denise Paulme indiquent qu'elles étaient accompagnées de « projections », voire de « projections inédites ». Les deux ethnologues ont pourtant pris peu de photographies au cours de leur séjour de terrain. En effet, la mission Sahara-Soudan avait quitté Sanga en emportant ses nombreux appareils photographiques, et les membres de la mission Paulme-Lifchitz n'avaient reçu le leur qu'à la fin du mois de juin, accompagné d'une petite quantité de pellicule, et sans son manuel d'instruction. Éric Lutten le leur avait fait parvenir dans le courant du mois de juillet, tout en leur faisant comprendre qu'il ne leur serait que de peu d'utilité :

> Naturellement ce n'est pas sur le terrain qu'il faut apprendre à faire de la photographie, mais avant, au même titre que l'on apprend d'autres choses utiles ou indispensables. Cependant avec un peu de chance vous pourrez peut-être nous rapporter quelques bonnes photographies malgré tout. Le Leïca est un appareil tellement répandu que vous trouverez quelqu'un pour vous apprendre à vous en servir, reste la pratique, chose qui ne peut s'acquérir en quelques semaines [41].

Il faut croire que Deborah Lifchitz et Denise Paulme eurent « un peu de chance [42] » : pour illustrer leurs publications et leurs conférences, elles rapportent malgré tout quelques photographies d'informateurs, deux photos de *la* statue trouvée enfouie dans la terre, et une photographie de chacune d'elles prise par son amie devant un *toguna* (ill. 9).

En plus de ces conférences accompagnées de projections, Deborah Lifchitz et Denise Paulme donnent également quelques conférences radiophoniques dans le cadre de la série de « causeries » ethnographiques mise en place par Georges Henri Rivière et diffusée sur la radio Paris PTT au rythme

d'une « causerie » hebdomadaire pendant quatre ans, du mois d'avril 1935 au mois d'août 1939. Deux de ces conférences radiophoniques sont rédigées et prononcées par les deux ethnologues très peu de temps après leur retour de mission, le 26 novembre 1935 et le 7 janvier 1936[43]. Le texte dactylographié de ces deux conférences ne donne que peu d'indications sur la manière dont Deborah Lifchitz et Denise Paulme avaient prévu de se répartir les différents paragraphes. La présence de crochets encadrant de petites parties du texte permet néanmoins de penser qu'elles s'étaient efforcées de lui donner du relief en y interprétant de courts dialogues. Il reste que ces deux conférences radiophoniques donnent surtout le sentiment d'un enchaînement un peu monotone de textes appartenant à différents domaines de la littérature orale dogon, derrière laquelle les deux ethnologues semblent se dissimuler. Et encore consacrent-elles chacune, séparément, une autre « causerie » à la littérature orale dogon, Denise Paulme lors d'une conférence intitulée « Histoires du Soudan français », diffusée le 14 septembre 1936[44], et Deborah Lifchitz dans un exposé intitulé « Quelques poésies des noirs du Soudan », diffusé le 12 septembre 1938[45]. Seules deux conférences radiophoniques prononcées par Denise Paulme s'affranchissent de la littérature orale, et lui permettent de s'exprimer non plus seulement en tant que collectrice et traductrice de textes oraux, mais bien en tant qu'auteure : l'une de ces interventions radiophoniques dresse un tableau très animé des échanges verbaux et économiques qui se tissent à Sanga lors du jour de marché hebdomadaire[46] ; l'autre retrace de façon non moins vivante l'éducation et la vie quotidienne, différentes selon leur sexe, des enfants dogon[47].

Pour être discrète, la mission Paulme-Lifchitz n'en fut pas moins la mission à part entière que les deux jeunes femmes voulaient à tout prix qu'elle soit. À moins qu'il faille renverser la proposition : si la mission Paulme-Lifchitz a pu être reconnue comme telle, n'est-ce pas qu'elle a su se montrer aussi discrète qu'une mission féminine se devait de l'être dans la période de l'Entre-deux-guerres ? Contrairement à leurs collègues masculins, et à l'instar de beaucoup de leurs collègues féminines, Denise Paulme et Deborah Lifchitz n'ont ni vécu ni retracé leur expérience de terrain comme un parcours exotique et héroïque dans une société dont elles auraient dû mettre au jour les rituels les plus remarquables ou les secrets les mieux gardés. Au contraire, leur long séjour en pays dogon leur a permis non seulement de prendre en compte tous les menus faits du quotidien mais de se pencher sur tous les genres de la littérature orale de manière à dresser un tableau aussi complet que possible de la société étudiée. C'est à une femme, Denise Paulme, que l'on doit d'ailleurs une des premières monographies produites par l'ethnographie française en voie d'institutionnalisation.

Ainsi les deux ethnologues ont-elles pris leur distance avec une école africaniste après avoir pris leur distance avec l'un de ses principaux fondateurs. Mais, si la mission Paulme-Lifchitz donne à voir des relations de rivalité et d'inimitié entre des chercheurs, elle donne également à voir une relation de grande complicité entre deux d'entre eux, et la manière dont celle-ci est intervenue dans la production des savoirs. Modestes passantes dans l'univers des Dogon où elles ne reviendront pas, Deborah Lifchitz et Denise Paulme n'auront voulu se rallier qu'à elles-mêmes, et à l'amitié qui les liait.

Notes

1. Germaine Tillion, *Fragments de vie*, Paris, Seuil, 2009, p. 63 et p. 83.

2. En 1947, Denise Paulme édite le *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss à partir des notes qu'elle, Leiris et Schaeffner avaient prises pendant ses cours.

3. Lettre du 1er juin 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 38.

4. « L'accueil que je trouve auprès des Noirs est une joie profonde et lorsque l'autre jour Andye m'a dit sans ambages que j'étais *bête* si je ne comprenais pas clairement ce qu'était le *lebe*, cela m'a fait bien plaisir. » (lettre du 28 juin 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 46).

5. Lettre du 11 août 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 55.

6. Lettre du 19 août 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

7. Denise Paulme, *Organisation sociale des Dogon*, Paris, Jean-Michel Place, 1988, p. 11.

8. E., « Bas les masques ! Marcel Griaule en mission chez les Dogons », *Nouvelle Dépêche*, 4 janvier 1935.

9. Deborah Lifchitz travaille néanmoins avec deux informatrices, Jambilu et Yapili, sur le thème de la coiffure et des berceuses.

10. Des années plus tard, elle exprime encore ce regret de n'avoir pu donner une vision des dogon qui ne soit pas masculine : « Mon regret le plus grand aujourd'hui est de n'avoir pas travaillé avec les femmes. Mais aucune ne parlait français et lorsque j'essayais de les aborder, elles détournaient la tête et se réfugiaient dans un rire embarrassé. J'avais aussi suffisamment à faire à réunir les matériaux nécessaires à la tâche que je m'étais fixée. Reste que nous ne savons rien de la vision que les femmes dogon ont de leur propre société : l'image que je rapportai – et que les travaux ultérieurs de mes collègues n'ont pas modifiée – est celle d'un univers masculin. » (Denise Paulme, « Sanga 1935 », art. cité, 1977, p. 11)

11. « La langue est difficile, nous aurons du mal mais voulons absolument l'apprendre ; il est en effet impossible d'interroger les femmes en se servant d'hommes ou de garçonnets comme interprètes. » (lettre du 1er mars 1935 de Denise Paulme à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 67). « Vous verrez ce qu'à grand mal nous avons pu tirer de Tabyon sur les règles ; il n'aime pas beaucoup aborder ce sujet avec des femmes […] » (lettre du 16 mai 1935 de Denise Paulme à Michel Leiris, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 81).

12. Lettre du 1er juin 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 38. Mac Kinney est le missionnaire protestant installé avec sa famille à Sanga.

13. Plus tard, Denise Paulme traduira en français des textes et des livres d'anthropologie d'auteurs anglophones.

14. Lettre du 8 février 1933 de Denise Paulme à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 10.41.

15. Michel Leiris, « Organisation sociale des Dogon (inédit) », *L'Homme,* n° 147, pp. 9-16, p. 10.

16. Lettre du 4 mai 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

17. On ne trouve en revanche aucune fiche rédigée par Denise Paulme dans le fonds Marcel-Griaule.

18. Denise Paulme recueille plus de quarante contes.

19. Voir l'étude d'Éric Jolly dans cette même collection.

20. Un quatrième article cosigné paraîtra en 1954, rédigé par Denise Paulme à partir principalement des matériaux recueillis par Deborah Lifchitz sur les noms : « Les noms individuels chez les Dogon », in *Mélanges ethnologiques*, Dakar, Institut français d'Afrique noire, 1954 (ou 53), pp. 309-357.

21. Voir notamment Sophie Dulucq & Odile Goerg, « Le fait colonial au miroir des colonisées », *in* Anne Hugon (éd.), *Histoire des femmes en situation coloniale*, Paris, Karthala, 2004, pp. 43-70.

22. Robert Delavignette, « Deux Blanches en Afrique noire : pour les deux D., Denise et Deborah », *Nouvelle Dépêche*, 10 janvier 1935.

23. Lettre du 28 avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 23.

24. Lettre du 15 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 32.

25. Lettre du 25 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, pp. 34-35.

26. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 1977, vol. 17, n° 65, p. 9.

27. Chanson composée par Théodore Botrel en 1895, et popularisée quelques années plus tard par le chanteur de cabaret Félix Mayol.

28. Lettre du 10 juin 1935 de J. Flottes de Pouzols à Deborah Lifchitz et Denise Paulme, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7).

29. Lettre du 22 juin 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 43.

30. Lettre du 28 avril 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 23.

31. Lettre du 1er mars 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

32. Lettre du 16 mai 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

33. Lettre du 19 août 1935 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

34. Lettre du 31 mai 1935 de Denise Paulme à André Schaeffner, *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis, 1992, p. 36.

35. Le troisième article a été publié en deux parties.

36. Les références des articles publiés à la suite de la mission Paulme-Lifchitz sont insérées dans la bibliographie à la fin de cette étude.

37. Voir Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue… », *op. cit.*

38. Lettre du 11 mai 1935 de Denise Paulme à Marcel Mauss, fonds Marcel-Mauss, MAS 10.41.

39. « Au pays des masques mystérieux. Deux jeunes filles reviennent d'étudier, pendant huit mois, l'ethnographie étrange des Dogons », *Nouvelle Dépêche* (Paris), 6 février 1936. S'agit-il du même journaliste qui rédigea cet article ? Toujours est-il que Paulme reçoit à son tour une journaliste après la guerre, venue pour s'enquérir de l'évolution des travaux de Lifchitz, avec laquelle elle s'était entretenue quelques années plus tôt. Elle apprend alors, de la bouche de Paulme dont « l'émotion fait trembler [la] voix, que la jeune ethnologue est morte à Auschwitz (Michelle Deroyer, « Elle est seule à parler le dogon », *Ici Paris Hebdo*, du 3 au 10 octobre 1945, n°17).

40. Lettre du 20 janvier 1936 à sa famille, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (7). Notre traduction.

41. Lettre du 29 juillet 1935 d'Éric Lutten à Deborah Lifchitz et Denise Paulme, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI (5). Lutten ajoute que les photos de Thérèse Rivière sont en revanche excellentes.

42. Denise Paulme reconnaissait sans peine que pas plus Deborah Lifchitz qu'elle-même ne savaient manipuler un appareil photographique : « Nous n'avions pas d'appareil photo. J'avais demandé à A. Schaeffner de m'en envoyer un que nous avons eu tout à fait à la fin. Nous n'y connaissions rien ni l'une ni l'autre. Mais enfin nous avons fait quand même quelques photos. » (Communication orale de Denise Paulme à Annie Dupuis, rapportée dans « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du Musée de l'Homme en 1936 », *Cahiers d'études africaines*, vol. 39, n° 155-156, p. 519.)

43. Radio-conférences n° 31 et 37, « Histoires d'animaux » et « Contes devinettes proverbes », AMH, 2 AM1 C8c.

44. Radio-conférence n° 56, « Histoires du Soudan français », 14 septembre1936, AMH, 2 AM1 C8d.

45. Radio-conférence n° 103, « Quelques poésies de noirs du Soudan français », 12 septembre 1938, AMH, 2 AM1 C9c. Une quatrième conférence radiophonique de Deborah Lifchitz, diffusée le 28 septembre 1936, porte sur les Kemant d'Éthiopie (« Une peuplade païenne d'Éthiopie : les Kemant »).

46. Radio-conférence n° 99, « Un marché soudanais », 3 juillet 1938, AMH, 2 AM1 C9c.

47. Radio-conférence n° 120 « Folklore soudanais », 5 juin 1939, AMH, 2 AM1 C9e.



NOUVELLE DÉPÊCHE
AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 79, VIII

10 JANVIER 1935

DEUX BLANCHES EN AFRIQUE NOIRE

Pour les deux D Denise et Déborah

ROBERT DELAVIGNETTE



Extra NOUVELLE DÉPÊCHE
Adre AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 79, VIIIe
Date : 6 FEVRIER 1936
Signature :
Exposition :

AU PAYS DES MASQUES MYSTÉRIEUX

Deux jeunes filles reviennent d'étudier, pendant huit mois, l'ethnographie étrange des Dogons

L'aimable sourire d'une femme dogon.

Deux jeunes femmes sont récemment arrivées d'Afrique où elles ont séjourné huit bons mois. Attachées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, Mlles Paulme et Lifchitz se sont rendues au pays mystérieux des Dogons d'où elles ont rapporté un butin scientifique de haute valeur. Tandis qu'elle s'occupait à ranger celui-ci, Mlle Lifchitz a bien voulu nous dire quelques mots :

— Nous sommes parties, au mois de janvier 1935, en compagnie de M. Griaule qui emprunta, pour un temps, le même itinéraire que nous.

— Vos recherches furent effectuées au pays mopti ?

— Oui, exactement aux falaises de Bandiagara. Seule pendant plusieurs mois avec Mlle Paulme, nous avons circulé à cheval, dans un rayon de cinquante kilomètres. Je me suis consacrée à des études de folklore et de linguistique tandis que ma compagne s'adonnait à la sociologie.

— Et les résultats de votre mission ?

— Nous avons ici une collection de 180 objets, allant des sculptures à des statues de bois, en passant par des serrures à secret. De plus, nous avons mis au point plusieurs mémoires concernant l'organisation sociale des Dogons ; nous n'avons pas non plus oublié les contes et chansons populaires.

Ces derniers mots nous font poser une question qui semble bizarre à Mlle Lifchitz :

— Parlez-vous « dogon » ?

— Maintenant, un peu. Dans les premiers temps de mon séjour, j'ai dû avoir recours à l'interprète. A propos d'interprète, laissez-moi vous conter cette anecdote. Le noir, qui était chargé de me traduire, m'apporte un jour un bâton. Comme je lui demandais de quel arbre cela provenait il me dit, imperturbable :

« — Du palefrenier.

« — ???

« — Oui, c'est un arbre... Tenez, je vais vous en montrer un.

« Et il me conduit vers un palmier. Fiez-vous, après cela, à la grandiloquence des interprètes !... »

Mlle Lifchitz nous parle ensuite des rites étranges des Dogons ; mais elle se refuse, pour sa part, à nous entretenir des masques fameux de cette tribu.

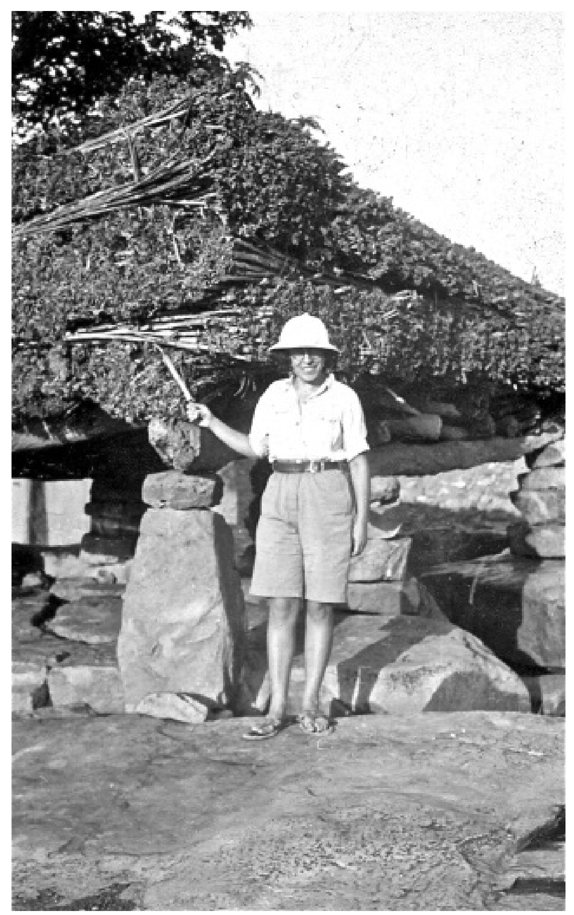
— Demandez des renseignements à M. Griaule...

C'est entendu. Nous nous proposons d'ailleurs de le faire bientôt.

Un des curieux masques des Dogons de Bandiagara.

ill. 7 : (à gauche) Article de presse de Robert Delavignette sur « les deux D. », paru dans *la Nouvelle Dépêche* le 10 janvier 1935 (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).

ill. 8 : (à droite) Article de presse paru dans *la Nouvelle Dépêche* le 6 février 1936 (Archives du musée de l'Homme, bibliothèque du Museum national d'histoire naturelle).





ill. 9 : Deborah Lifchitz et Denise Paulme devant un toguna en juillet 1935 (collection particulière).

Bibliographie

Assouline, Pierre, 1988. *L'Homme de l'art. D. H. Kahnweiler 1884-1979*, Paris, Balland.

Augé, Marc, 1998. « Denise Paulme 1909-1998 », *L'Homme* 147, 1998, pp. 7-8.

Byrne, Alice, 2000. *La quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*, mémoire de maîtrise, Université de Provence, Aix-Marseille I.

Calame-Griaule, Geneviève, Annie Dupuis & Francine Ndiaye, 1976. *Serrures dogon : approche ethno-morphologique*, Paris, micro-édition Musée de l'Homme.

Cohen, Marcel, 1962. « Sur l'ethnologie en France », *La Pensée* 105, pp. 85-96.

Douglas, Mary, 1995. « Réflexions sur le Renard Pâle et deux anthropologies : à propos du surréalisme et de l'anthropologie française », *in* Christopher W. Thompson, *L'autre et le sacré*, Paris, L'Harmattan, pp. 199-218.

Dulucq, Sophie & Odile Goerg, 2004. « Le fait colonial au miroir des colonisées », *in* Anne Hugon (éd.), *Histoire des femmes en situation coloniale*, Paris, Karthala, pp. 43-70.

Dupuis, Annie

—1987. « Correspondance de Deborah Lifchitz et Denise Paulme avec Michel Leiris », *Gradhiva* 3, pp. 44-58.

—1999. « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du Musée de l'Homme en 1936 », *Cahiers d'études africaines* 39, n° 155-156, pp. 511-538.

Leiris, Michel, 1996. *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard (éd. Jean Jamin).

Lemaire, Marianne

— 2010. « Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme », *L'Homme* 193, pp. 51-74.

— 2011. « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'entre-deux-guerres », *L'Homme* 200, pp. 93-112.

Lifchitz, Déborah,

— 1937. « Projet d'une enquête sur la littérature orale en Afrique noire », *Outre-Mer*, n° 3, septembre, pp. 206-212.

— 1938. « Les formules propitiatoires chez les Dogon des falaises de Bandiagara », *Journal de la Société des africanistes*, VIII (1), pp. 33-55.

— 1940. « La littérature orale chez les Dogon du Soudan français », *Africa*, vol. 13, n° 3, pp. 235-249.

Lifchitz [Lifszytz], Deborah & Denise Paulme

— 1934. « Une exposition du Sahara au Musée d'ethnographie du Trocadéro », *La Nature. Revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie*, n° 2931, 15 juin, pp. 558-560.

— 1936. « Les fêtes des semailles en 1935 chez les Dogon de Sanga », *Journal de la Société des africanistes* 6 (1), pp. 95-110.

— 1936. « Les animaux dans le folklore dogon (Soudan français) », *Revue de folklore français et de folklore colonial*, tome VII, n° 6, pp. 282-292.

— 1938. « Devinettes et proverbes dogon (Soudan français) I », *Revue de folklore français et de folklore colonial*, tome IX, n° 3, pp. 117-146.

— 1938. « Devinettes et proverbes dogon (Soudan français) II », *Revue de folklore français et de folklore colonial*, tome IX, n°4, pp. 176-202.

— 1954 (ou 1953). « Les noms individuels chez les Dogon », in *Mélanges ethnologiques*, Dakar, Institut français d'Afrique noire, pp. 309-357.

Paulme, Denise

— 1937. *La communauté taisible chez les Dogon*, Paris, Domat-Montchrestien (Institut de droit comparé. Études de sociologie et d'ethnologie juridiques, 25).

— 1937. « La divination par les chacals chez les Dogon de Sanga », *Journal de la Société des africanistes*, 1937, 7 (1), pp. 1-13.

— 1940. « Sur quelques rites de purification des Dogon (Soudan français) », *Journal de la Société des africanistes*, 1940, X (1-2), pp. 65-78.

— 1940. *Organisation sociale des Dogon*, Paris, Domat-Montchrestien (réimpression : Éditions Jean-Michel Place, Paris, 1988).

— 1977. « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines* 65, pp. 7-12.

— 1979. « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines* 73-76, pp. 9-17.

— 1992. *Lettres de Sanga*, Paris, Fourbis.

Prijac, Lukian, 2008. « Déborah Lifszyc (1907-1942) : ethnologue et linguiste (de Gondar à Auschwitz) », *Aethiopica* 11, pp. 148-172.

Tillion, Germaine

— 2000. *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil.

— 2009. *Fragments de vie*, Paris, Seuil.



UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE

Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture et de la Communication


DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



L'ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

Les manuscrits doivent être adressés au Lahic
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75
e-mail : claudie.voisenat@cnrs.fr

